



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale du Vietnam

TRẦN-CỬU-CHÂN

Docteur ès Lettres

Membre de l'Académie des Lettres et des Arts de Paris

Lauréat de l'Académie Française

Les
grandes poétesses
du Viêt-Nam

ETUDES LITTÉRAIRES

ĐOÀN-THỊ-ĐIÊM
BÀ HUYỀN THANH-QUAN
HỒ-XUÂN-HƯƠNG
SƯƠNG NGUYỆT-ANH



IMPRIMERIE DE L'UNION
NGUYEN-VAN-CUA

57, RUE L. MOSSARD — SAIGON

1950

BIBLIOTHEQUE
P. PASQUIER

M

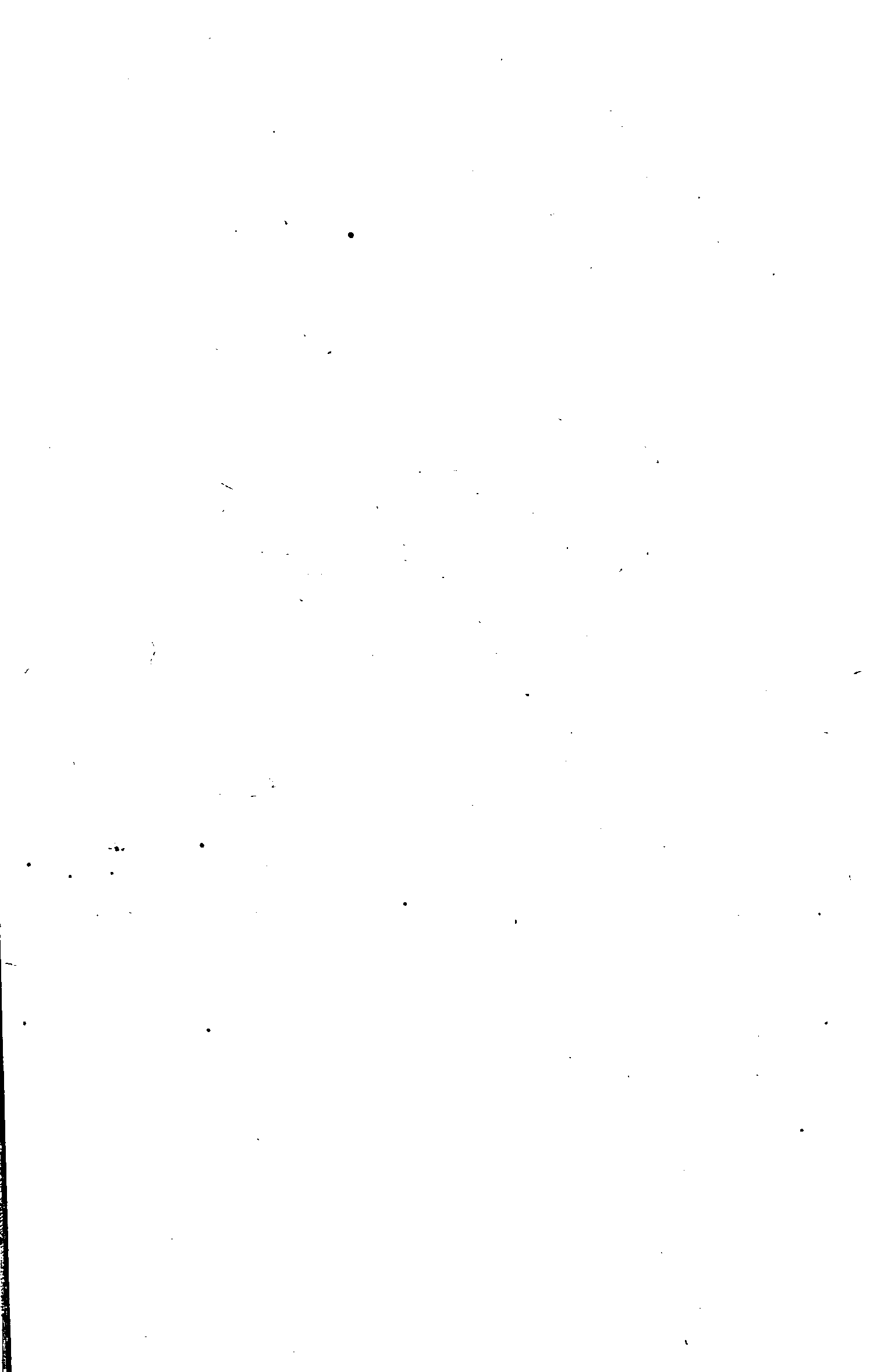
2337

LIBRARY
E884
9-8-50
HINCH

COMMISSARIAT DE FRANCE POUR L'INDOCHINE
DIRECTION
DES
ARCHIVES
ET DES
BIBLIOTHEQUES



**LES
GRANDES POÉTESSES
DU VIÊT-NAM**



DU MÊME AUTEUR

ETUDE CRITIQUE DU «KIM-VÂN-KIẾU», poème national du VIỆT-NAM, thèse de doctorat.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE VIÊTNAMIENNE, tome I, textes et traduction.

VIỆT-NAM THI-TẬP, quyển thượng.

VIỆT-NAM THI-TẬP, quyển hạ.

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE VIÊTNAMIENNE.

LES HARMONIES DU VIỆT-NAM, poèmes.

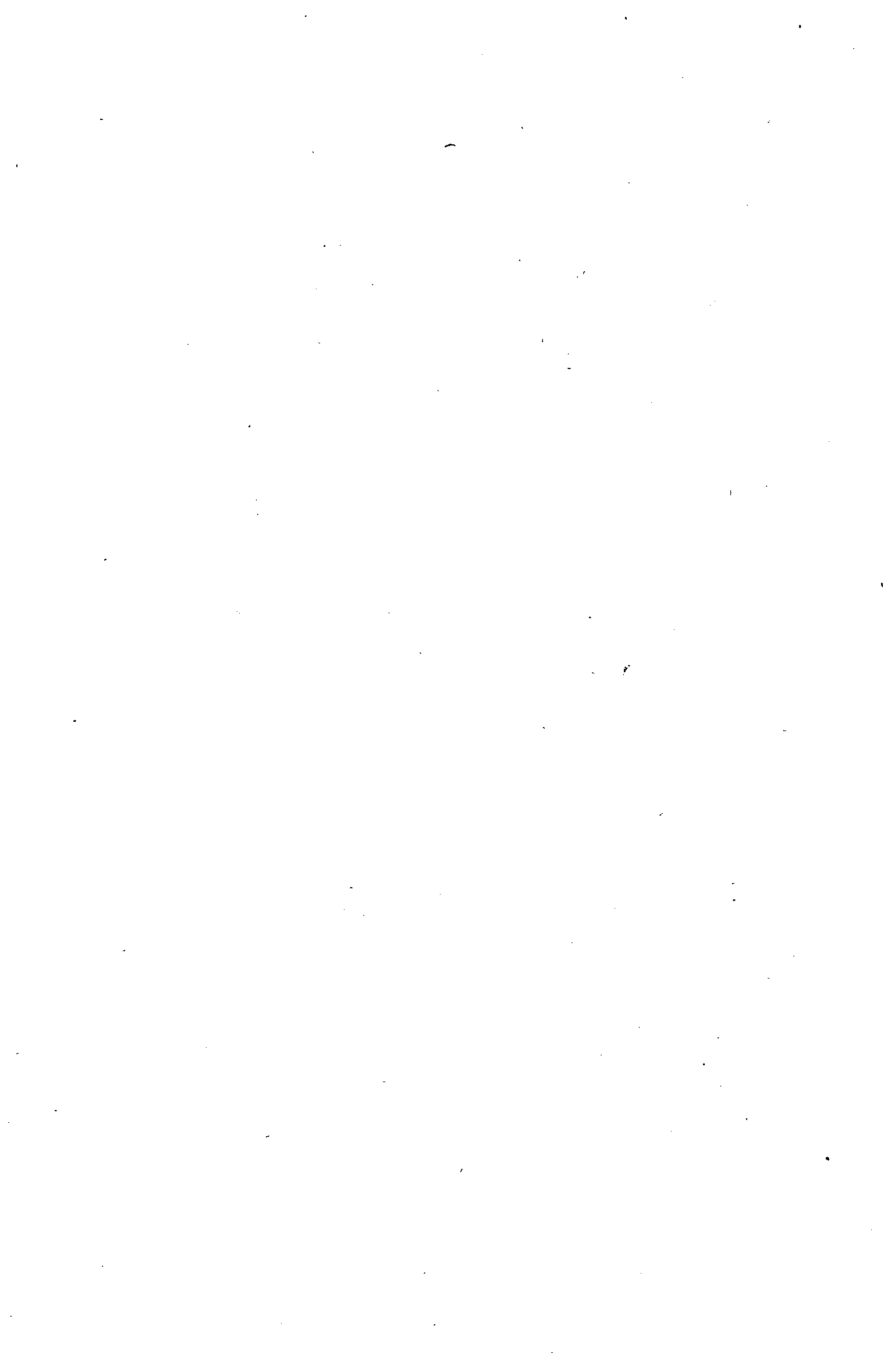
Pour paraître prochainement :

98127

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE VIÊTNAMIENNE, tome II, textes et traduction.

ÉTUDE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE DU «LỤC-VÂN-TIÊN», poème populaire du SUD-VIÊTNAM.

ÉTUDE SUR LE MÈTRE «THƯỢNG LỤC HẠ BÁT».



TRẦN-CỬU-CHÂN

Docteur ès Lettres

Membre de l'Académie des Lettres et des Arts de Paris



Les
grandes poétesses
du Viêt-Nam

ETUDES LITTÉRAIRES

ĐOÀN-THỊ-ĐIÈM

BÀ HUYỆN THANH-QUAN

HỒ-XUÂN-HƯƠNG

SƯƠNG NGUYỆT-ANH



IMPRIMERIE DE L'UNION

NGUYEN-VAN-CUA

57, RUE L. MOSSARD — SAIGON

==== 1950 ====

Copyright 1950 by TRAN-CUU-CHAN
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Phấn son tô điểm sơn hà,
Làm cho rõ mặt dân bà nước **Nam**.

(CA DAO).

*Le fard, parure de nos montagnes et de nos fleuves,
Fait resplendir la personnalité de la Femme du VIỆT-NAM.*

(CHANSON POPULAIRE).



INTRODUCTION

Pendant longtemps on a cru que dans l'ancien **Việt-Nam** la femme était regardée comme un être inférieur toujours modeste et soumis, destiné tout juste aux travaux du ménage et fermé à toute culture intellectuelle.

On a cité à l'appui le « *Gia-huân ca* » (Instructions familiales) de **Nguyễn-Trải**, dont les rigoureuses prescriptions visent à former la femme d'intérieur :

Kiểm tứ đức : dung, công, ngôn, hạnh.

Công là đủ mùi xôi, thức bánh,

Nhiệm nhật thay đường chỉ mũi kim.

Dung là nét mặt ngọc trang nghiêm,

Không tha thướt, không chiều lả tả.

Ngôn là dạy trình, thưa, vâng, dạ.

Hạnh là đường ngay, thảo, kính, tin.

La jeune fille doit avoir quatre vertus : tenue, travail, correction du langage et bonne conduite.

Le travail comporte la préparation du riz gluant, la fabrication des gâteaux

Et la couture aux lignes impeccables.

La tenue consiste à garder la physionomie noble et sérieuse,

A éviter les vêtements trop flottants ou en désordre.

La correction du langage oblige à parler et à répondre avec respect.

Une bonne conduite exige la droiture, la piété filiale, le respect et la sincérité.

Il y a quelque vérité dans cette thèse, vu la sévérité de la philosophie confucéenne à l'endroit des femmes en général. Toutefois si nous mesurons le cours de l'évolution sociale de la femme depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, nous verrons qu'il n'en fut point ainsi dans la pratique.

Primitivement la femme était elle-même esclave, avant qu'elle eût des esclaves pliés à ses moindres caprices. N'est-elle pas encore de nos jours la bête de somme du sauvage chez les peuplades de l'Afrique et de l'Océanie et bien plus du paysan même dans certaines soi-disant très civilisées ?

Plus tard affranchie des occupations serviles qui flétrissaient son corps et épaississaient son esprit, elle conserve sa fraîcheur, acquiert de la grâce, développe son intelligence et donne essor à ses penchants affectueux, surtout à la tendresse maternelle. Tout ce qui fait le charme et l'attribut de son sexe, peut désormais s'épanouir en toute

liberté, comme une plante qui a retrouvé son milieu naturel.

Dans les familles de la haute bourgeoisie en particulier, les filles sont élevées avec une extrême délicatesse. Elles ont leur appartement privé appelé gynécée, souvent orné avec beaucoup de luxe.

Elles pratiquent les arts ménagers et mondains propres à leur sexe et reçoivent une instruction très poussée. Elles excellent dans la poésie, la musique et la peinture. Quelques-unes s'adonnent à ce que nous appelons le sport, c'est-à-dire l'équitation, le tir de l'arc, la boxe et l'escrime.

Dans son poème « *Kim-Vân-Kiêu* », Nguyễn-Du a tracé le portrait d'une jeune fille accomplie dans la personne de Thúy-Kiêu :

Thông minh vốn sẵn tính trời,
Pha nghề thi họa, đủ mùi ca ngâm...
Cung, thương, lầu bậc ngũ âm.
Nghề riêng ăn đứt hồ cầm một trương.
Khúc nhà tay lựa nên chương...

Elle était naturellement intelligente, grâce à un don inné du ciel :

Elle connaissait à fond tous les arts y compris la poésie et la peinture, le chant et l'art de dire les vers,

Les cung, les thương, les gammes des cinq sons.

En particulier elle possédait au plus haut degré les règles de la guitare des HỒ ;

D'un air familier elle savait tirer un morceau classique, grâce à sa science des combinaisons harmoniques.

De son côté, le poète aveugle **Nguyễn-đình-Chiêu** a fait de la belle **Nguyễn-Nga**, l'un des principaux personnages de son roman populaire « *Lục-Vân-Tiên* », une poétesse de talent :

Nguyễn-Nga, Ban Tạ kém đâu :
Tay tiên một vầy tám câu năm vần...

*Nguyễn-Nga, dont te talent ne le cédait en rien à celui
de Ban et de Tạ,*

*Dé sa main de fée, traça d'un seul trait un huitain à
cinq rimes.*

Mais l'auteur du « *Bần nữ thân* » (Plaintes d'une jeune fille pauvre) a poussé plus loin : il a donné à son héroïne une éducation parfaite, capable d'engendrer des chefs :

**So xem quốc sắc thiên tài,
Đã trong nữ huấn, lại ngoài nam phong,
Khi nổi gót kiếm cung kỳ xạ,
Khi theo đòi kinh sử thi thơ,
Khi lựa vận, khi so tơ,
Khi bầu Lý-Bạch, khi cờ Trương-Ba...**

*J'ose me comparer aux femmes douées d'une beauté
céleste et de talents merveilleux :*

*J'ai appris au foyer ce qui convient aux filles et au
dehors les arts propres aux hommes,*

Tantôt m'essayant à l'épée, à l'arc, au cheval ou au tir,

Tantôt cultivant les classiques, les annales, la poésie,

*Tantôt choisissant des rimes, tantôt accordant ma
guitare,*

*Tantôt vidant les tasses du vin de Lý-thái-Bach,
tantôt jouant aux échecs de Trương-Ba...*

Comme on vient de le voir, malgré l'état d'infériorité sociale et la sévère éducation à laquelle elle fut autrefois réduite, la femme parvint à une très haute culture.

La production littéraire des poétesses vietnamiennes n'est pas considérable, mais si minime soit-elle, elle révèle avec éloquence la valeur intellectuelle du sexe faible dans un art qui semble longtemps être exclusivement réservé aux hommes.

Il serait superflu de signaler l'extraordinaire facilité de la femme à s'assimiler les disciplines les plus compliquées, la souplesse et la vivacité de son esprit, son exaltation lyrique, son imagination colorée, sa luxuriance verbale.

Toutes ces qualités purement littéraires lui donnent une place qui n'est guère négligeable dans les belles-lettres du **Viet-Nam**.

De tous les genres très cultivés et goûtés jadis, on peut dire que la poésie est celui qui se prête le mieux à l'expression des sentiments de l'âme, placée dans n'importe quelles circonstances de la vie.

Par suite de sa riche émotivité, de sa puissance imaginative et de son goût naturellement raffiné, la femme acquiert dans ce domaine une maîtrise que peu de lettrés osent leur disputer.

La vieille Chine se glorifia non sans raison de posséder

trois célèbres femmes de lettres : **Ban-Chiêu** qui termina les Annales des **Hán** antérieurs laissées inachevées par son frère ; **Tạ-Đạo-Uân** qui triomphait avec aisance dans les joutes oratoires grâce à ses réparties promptes et spirituelles ; **Từ-Huệ-Phi** qui dut à son génie littéraire d'être choisie comme épouse de l'Empereur **Thái-Tông** de la dynastie des **Đường (T'ang)**.

De par sa civilisation, le **Việt-Nam** reste tributaire de la Chine de **Confucius**. Nourri aux mêmes sources classiques, il a enfanté nombre de poétesses de talent dont l'originalité fait encore honneur à la littérature nationale.

Il est permis de supposer que, dans un pays où la littérature exerçait sur les gens une espèce de fascination, les femmes de lettres ne se comptaient point. Mais soit à cause de l'extrême réserve inhérente à l'éducation qu'elles ont reçue, soit par une étrange coutume chez les écrivains de ne jamais signer leurs œuvres, l'histoire littéraire ne retient pour le moment que quatre noms parmi les plus célèbres :

Đoàn-thị-Điễm,

Bà Huyện Thanh-Quan,

Hồ-xuân-Hương,

Sương Nguyệt-Anh.

Voici une particularité digne de retenir notre attention. Tout en cherchant leur propre inspiration non point dans le labyrinthe de l'érudition classique chinoise, mais uniquement dans les thèmes généraux de la vie, ces poétesses ont adopté dans leurs compositions tantôt la métrique des *ngâm* (plaintes, élégies), c'est-à-dire le mètre *song-thất*

lục-bát dans lequel deux vers de sept pieds alternent avec un vers de six et un vers de huit, technique absolument particulière aux auteurs vietnamiens ; tantôt le *Đường luật* (règles des Đường) autrement dit le mètre chinois *thất-ngôn bát-cú* ou huitain en vers de sept pieds, mais en l'assouplissant et en l'accommodant au génie du **Việt-Nam.**

L'AUTEUR.





ĐOÀN-THỊ-ĐIỂM



ĐOÀN-THỊ-ĐIỂM

Par suite des dons intellectuels qu'elles exigent, les belles-lettres semblent être un domaine uniquement réservé aux hommes mieux pourvus de facultés relatives à la culture littéraire.

A ce point de vue, le **Việt-Nam** comptait une floraison de poètes qui se distinguaient autant par la finesse et l'élégance de leur pensée que par la vigueur et l'harmonie de leur style.

Quelques femmes illustres ont également conquis la gloire littéraire avec une aisance et une originalité qui laissaient supposer les plus brillantes aptitudes de l'esprit.

Tout le monde connaît la sensibilité rêveuse et le talent descriptif de **Bà Huyện Thanh-Quan**, la poésie à suggestion érotique d'une **Hồ-xuân-Hương**, la sûreté de l'inspiration et la forme condensée d'une **Sương Nguyệt-Anh**...

Cependant le nom de **Đoàn-thị-Điễm** est particulièrement lié à la littérature du **Việt-Nam**. C'est celui d'une célèbre femme de lettres à qui la tradition attribue la transcription dans l'idiome national du poème « *Chinh-Phụ-Ngâm* » (Complainte de la femme d'un guerrier) écrit en caractères chinois par le lettré **Đặng-trần-Côn**.

★
★ ★

Connue sous le pseudonyme littéraire de « *Hồng-Hà* » (Nuage rose), **Đoàn-thị-Điễm** vint au monde l'année **Ất-Dậu** (1705), au village de **Hiển-Phạm**, sous-préfecture de **Văn-Giang**, province de **Bắc-Ninh** (Nord-Vietnam).

Son père **Đoàn-doãn-Nghi**, surnommé « *Dương-Kinh* », appartenait à une famille de mandarins sous la dynastie des **Lê** postérieurs (1533-1788). Doué d'une intelligence supérieure, il fut reçu

hương-cống (licencié ès lettres) aux concours triennaux.

Après avoir divorcé avec sa première femme qui lui avait donné un fils appelé **Đoàn-doản-Sĩ** devenu plus tard *tri-huyệu* (sous-préfet) de Thúi-Vân (province de Nghê-An), il se remaria avec la fille d'un grand mandarin. De cette union il eut deux enfants : **Đoàn-doản-Luân** et **Đoàn-thị-Điêm**.

Sa réputation de lettré lui attira une foule de disciples qui s'attachèrent tellement à sa personne qu'à la nouvelle de sa mort ils portèrent tous le deuil et lui décernèrent le titre posthume de « *Ôn-Thứ* ».

Sous la direction de son père et de son frère, **Đoàn-thị-Điêm** reçut une éducation très soignée. A une beauté pleine de retenue, elle joignit une haute culture littéraire. Elle était en outre un exemplaire vivant dans les devoirs de la piété filiale et n'avait pas son égale dans les travaux à l'aiguille.

A peine eut-elle atteint sa seizième année que le ministre **Lê-Anh-Tuấn**, charmé de sa beauté et de son savoir, voulut la prendre en adoption dans le but de l'envoyer plus tard à la Cour en qualité de fille d'honneur.

Seulement la littérature lui réservait des attraits

trop puissants pour qu'elle se laissât séduire par le luxe et les honneurs du palais royal. Elle préféra rester dans la maison paternelle pour se livrer en compagnie de son frère à l'étude des modèles classiques et des sciences occultes.

Durant leurs moments de loisir, tous deux engagèrent d'interminables joutes littéraires qui, en même temps qu'elles affinèrent leur sens poétique, leur procurèrent les plus pures jouissances de l'esprit.

Voici un exemple typique de ces sentences parallèles (*câu đối*), véritables tours de force, dans lesquelles doivent se répondre l'une à l'autre, suivant des règles très sévères, deux phrases dont les idées se correspondent ou s'opposent parfaitement.

Une fois, à sa sœur en train de se regarder dans une glace, **Đoàn-đoản-Luân** lança cette phrase spirituelle: «*Chiếu kính họa mỹ, nhất **điễm** phiên ; hành lưỡng **điễm**.*» (En se regardant dans un miroir, on voit les traits de son visage se dédoubler).

Or la phrase en question renferme deux fois le mot «*điễm*», nom de la jeune fille. Ce qui veut encore dire qu'au lieu d'une demoiselle **Điễm**, il y en a maintenant deux.

La répartie fusa sur-le-champ. Voyant son frère assis sur une planche tendue par-dessus un étang, elle improvisa: «*Lâm tri ngoạn nguyệt, **chích** luân*

chuyễn tác song luân. » (En contemplant la lune sur le bord d'un étang, on voit le disque de la lune devenir double.)

Il arrive que le vocable « *luân* », qui est le nom du jeune homme, est répété deux fois dans la même phrase. Ce qui signifie qu'un monsieur **Luân** devient à présent deux.

Đoàn-thị-Điễm a encore composé en caractères chinois un livre de contes, intitulé « *Truyễn-Kỳ Tân-Phā* » (Nouveau recueil de légendes merveilleuses) comprenant en tout cinq récits pleins de saveur :

« *Vân-các thần-nữ* » ou la Déesse du Palais des Nuages,

« *Hải-khâu linh-tử* » ou la Pagode du Port de Mer,

« *An-ấp liệt-nữ* » ou l'Héroïne du Hameau de la Paix,

« *Yến-anh đối-thoại* » ou Dialogue entre l'hirondelle et le loriot,

« *Mai-huyễn* » ou l'Abricotier mystérieux.

Les deux derniers demeurent introuvables.

Jusqu'ici on est à peu près d'accord pour lui prêter la fameuse traduction, dans la langue nationale, c'est-à-dire en *chữ-nôm* ou caractères démo-

tiques, du poème chinois « *Chinh-Phu Ngâm* » du savant lettré **Đặng-trần-Côn**.

Le texte original était fort apprécié à cette époque pour sa composition clairement ordonnée et sa forme élégante. En le traduisant, **Đoàn-thị-Điễm** a su, sans rien affaiblir ou rien modifier des effets, des couleurs et des nuances, lui communiquer ce qui lui manquait, c'est-à-dire l'intensité du sentiment, l'éclat des images et l'harmonie du style. Aussi cette œuvre, exécutée de main de maître, a-t-elle fait oublier le modèle qui par comparaison semblait pâle et froid, parce que la poétesse lui avait insufflé l'émotion sincère et vibrante de son âme.

Néanmoins, dans le numéro 106 de la Revue « *Nam Phong* » (Vent du Sud) du mois de Juin 1926, **Đông-Châu** (pseudonyme du lettré **Nguyễn-hữu-Tiến**) a écrit ces lignes capables de susciter les plus vives controverses : « *Cứ tra trong Phan-gia tộc-phả cùng lời các phụ lão trong họ Phan truyền lại thì bài «Chinh-phụ ngâm» bằng hán-văn là của ông Đặng-trần-Côn người làng Nhân-Mục làm ra, mà cụ Phan-huy-Ích dịch ra văn nôm, hiện nhà họ Phan còn giữ được bản chính vừa chữ vừa nôm. . . .* » (D'après le registre de la famille **Phan** et le témoignage des vieilles personnes de la même famille, le poème « *Chinh-phụ ngâm* » fut écrit en caractères chinois par **Đặng-trần-Côn**, originaire

du village de Nhân-Mục ; il fut ensuite traduit en caractères démotiques par **Phan - huy - Ích**. La famille Phan garde encore aujourd'hui les textes originaux de ce poème en caractères chinois et en caractères démotiques....).

En réalité, le lettré **Phan-huy-Ích** fit lui aussi du « *Chinh-phụ ngâm* » une traduction assez belle qui ressemblait cependant beaucoup à un exercice scolaire par rapport au travail supérieurement remarquable de notre poétesse.

Femme de lettres de renom, **Đoàn-thị-Điễm** excella encore dans la pratique des arts ménagers, tels que la broderie, la couture et la teinturerie.

Elle a brodé de façon artistique deux sacs à main en soie de forme carrée, l'un représentant les trois plantes symboliques (*tam hữu*) : le pin, le bambou et l'abricotier ; l'autre, les « *bát-quái* » ou huit trigrammes du célèbre « *Dịch-Kinh* » (Livre des Changements).

Quelqu'un, émerveillé par ces petits chefs-d'œuvre, lui proposa de les donner en échange d'une maison à cinq pièces ; mais il eut beau insister.

Elle portait toujours sur elle un autre sac de soie noire sur laquelle elle avait brodé en fil d'argent ces deux vers du poète **Lý-Bạch** :

(Đãn sử chủ nhân nâng túy khách,
Bất tri hà xứ thị tha hương.

*Versez à boire à votre hôte jusqu'à l'ivresse,
Il ne reconnaîtra plus qu'il est sur une terre étrangère.*

Loin de rééditer la conduite romanesque d'une **Julie d'Angennes** qui promena durant treize ans le pauvre duc de **Montausler** à travers le « *Pays du Tendre* » avant de consentir au mariage, **Đoàn-thị-Điêm** mit cependant un temps fort long pour choisir un époux. Elle se disait souvent avec raison qu'il valait mieux ne point se marier que de s'unir avec un homme pour qui elle n'éprouvait point d'affinité.

Après la mort de son père (1729), elle prit la détermination de garder sa liberté dans le but d'assister sa vieille mère et de se perfectionner dans les belles-lettres.

Sur ces entrefaites, son frère **Đoàn-doãn-Luân** fut emporté par une maladie pernicieuse, laissant deux enfants en bas âge. Elle exprima sa douleur dans une oraison funèbre très émouvante.

Sur elle retomba désormais la charge de veiller sur sa mère impotente et d'élever ses neveux. Pour se procurer le nécessaire, tantôt elle mit à profit ses connaissances médicales pour préparer les

médicaments, tantôt elle aida les autres à rédiger les compositions littéraires. Bref elle s'ingénia de mille façons pour trouver de quoi subvenir aux besoins des siens.

Instruit de sa renommée littéraire, un homme du village de Sàï-Trang (province actuelle de Hung-Yên), qui avait offert sa fille pour servir dans le Palais de la Reine, la fit admettre au sérail en qualité de préceptrice.

Quelques années après, en prévision de graves troubles politiques qui allaient éclater à la Capitale, elle quitta la Cour pour ouvrir une école. Son enseignement clair et méthodique était suivi avec un vif intérêt par un grand nombre d'élèves dont quelques-uns devinrent plus tard d'éminents personnages, comme **Đào-duy-Doãn** reçu brillamment au concours du doctorat.

Jusqu'à présent les événements parurent contre-carrer son projet matrimonial. Pourtant il lui fallut se décider à prendre un compagnon digne de son cœur et de sa célébrité, dans la traversée de la vie.

Un jour, pendant qu'elle donnait sa leçon au milieu d'une jeunesse studieuse, un messager lui apporta une petite boîte. En l'ouvrant, elle vit une lettre de demande en mariage d'un grand écrivain appelé **Nguyễn-Kiêu**, docteur en caractères et

conseiller de gauche du Ministère de la Guerre, plus connu sous le pseudonyme de « *Hạo-Hiên* ».

Après avoir longuement hésité, elle finit par acquiescer. Ce fut un couple parfaitement assorti : les deux époux se prirent l'un pour l'autre d'un profond amour, cimenté par une étroite communauté d'idéal mystique et d'admiration réciproque.

Une entente inaltérable régnait entre ces deux âmes-sœurs éprises toutes deux de poésie, de beauté et d'art.

Combien d'heures harmonieuses ont-ils passées ensemble à tourner des vers, à méditer devant la belle nature, à commenter les auteurs anciens, à sonder curieusement les secrets de l'avenir !

Đoàn-thị-Điễm acquit même une grande habileté à conjecturer les événements fastes ou néfastes, rien qu'en observant l'aspect du ciel, la direction du vent ou la couleur des nuages. Elle a enregistré, dans un ouvrage malheureusement perdu, les résultats de ses nombreuses expériences sur l'art divinatoire.

L'année Bính-Dần (1746), **Nguyễn-Kiều** fut nommé à un poste près du Gouverneur (*Tông-trấn*) de la province de Nghệ-An. **Đoàn-thị-Điễm** prit à regret congé de sa vieille mère et accompagna son mari dans son voyage lointain. Tous deux fran-

chirent bien des monts et des fleuves inconnus, au milieu des sites enchanteurs devant lesquels leur inspiration prenait son libre essor.

Cependant la santé de la poétesse fut sérieusement ébranlée par les fatigues de la route et le climat insalubre du pays couvert d'épaisses forêts. Malgré les soins des meilleurs médecins de la région, elle dépérit de jour en jour et rendit le dernier souffle en plein automne de la même année, à l'âge de ^{quarante-}cinquante-quatre ans.

Son mari la pleura dans une oraison funèbre où l'émotion douloureuse communiquait à la pensée un cachet de sincérité et de pathétique inexprimable.

Il loua d'abord sa vaste culture littéraire et son talent de peindre en vers évocateurs les êtres et les paysages de l'univers :

Cảnh hùng từ ư Tô nữ,
Kê tuyệt bút ư Ban Khanh;
Huy hào đề cảnh,
Vô hạn thốn tình;
Hoài cổ tác truyện,
Khả cảm u linh;
Hiên cụ chế thẳng chi thích...

Elle rivalisa avec la poétesse Tô-tiêu-Muội au style plein de vigueur ;

*Elle mania avec brio le pinceau laissé par la poétesse
Ban-Chiêu ;*

En agitant son pinceau pour décrire les paysages,

Elle exprima des sentiments très profonds ;

*Elle fit revivre le souvenir des anciens pour en tirer
des contes,*

Capables d'émouvoir même les Immortels ;

Elle fit resplendir les antiques traditions...

Puis il donna libre cours à ses lamentations et reprocha le ciel inexorable d'avoir abreuvé de tribulations cette âme riche de vertus et de talents. Il plaignit une destinée si brillante, mais si fragile :

Bĩ xuân bà ngoan phụ,

Hạc phát long chung.

Hà tài hoa chi độc bộ,

Nãi phúc lộc chi bất sùng.

Ninh cư vô sở,

Tự tục vô đồng ;

Tam thập dư nhi giá,

Tứ thập dư nhi chung.

Tàng âm dung ư nhất hướng,

Phó tài nghệ ư nhất không ;

Khi từ thân chi dĩ lão,

Di cô diệt chi thương mông.

Phi thiên mệnh chi vô thường,

Tạo vật chi bất công da ?...

*Voilà des femmes ignorantes et stupides,
Qui vivent jusqu'à un âge fort avancé.
Pourquoi chez une personne douée de si magnifiques
talents
Le bonheur et la prospérité sont-ils si éphémères ?
Hélas ! Elle n'avait pas de demeure stable ;
Elle ne laissait pas de postérité ;
Mariée seulement après la trentaine,
Elle quitta la terre la quarantaine passée ;
Sa voix et sa physionomie restèrent inconnues ;
Ses œuvres artistiques demeurèrent sans écho ;
Elle partit sans avertir sa vieille mère ;
Elle laissa quelques neveux sans expérience ;
N'est-ce pas que le destin est bizarre ?
Le ciel est-il donc injuste ?...*

Après avoir épanché sa désolation sur son épouse dormant du sommeil de l'éternité, il peignit avec amertume l'affreux isolement où il était plongé désormais. Avant il partageait son temps et ses travaux littéraires dans la douce intimité de son admirable compagne ; maintenant le voilà seul à seul avec lui-même, victime de l'inconstance des choses d'ici-bas :

Thi dục tổ hề thùy dũ bình ?
Thư dục quan hề thùy dũ bạng ?
Thu hữu nguyệt hề thùy dũ du ?
Xuân hữu cảnh hề thùy dũ ngoạn ?
Ta nhất duệ hề lưỡng lộ phân,
Khái lục tài hề tiền duy đoan.
Hoan thiêu hề sấu đa,
Tài trường hề mệnh đoãn...

*Je voudrais bien composer des vers, mais qui va les
apprécier ?*

Je voudrais bien lire, mais qui me tiendra compagnie ?

*Voici l'automne et son clair de lune, mais avec qui en
jouirais-je ?*

*Voici le printemps et ses beaux paysages, mais avec qui
les contemplerais-je ?*

Hélas ! nous voilà séparés sur le chemin de la vie ;

Au bout de six ans, notre amour est brisé,

La joie a été courte, mais la tristesse est longue ;

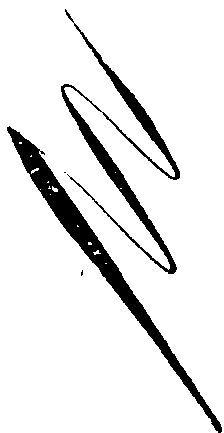
Le talent a été vaste, mais la destinée est éphémère...

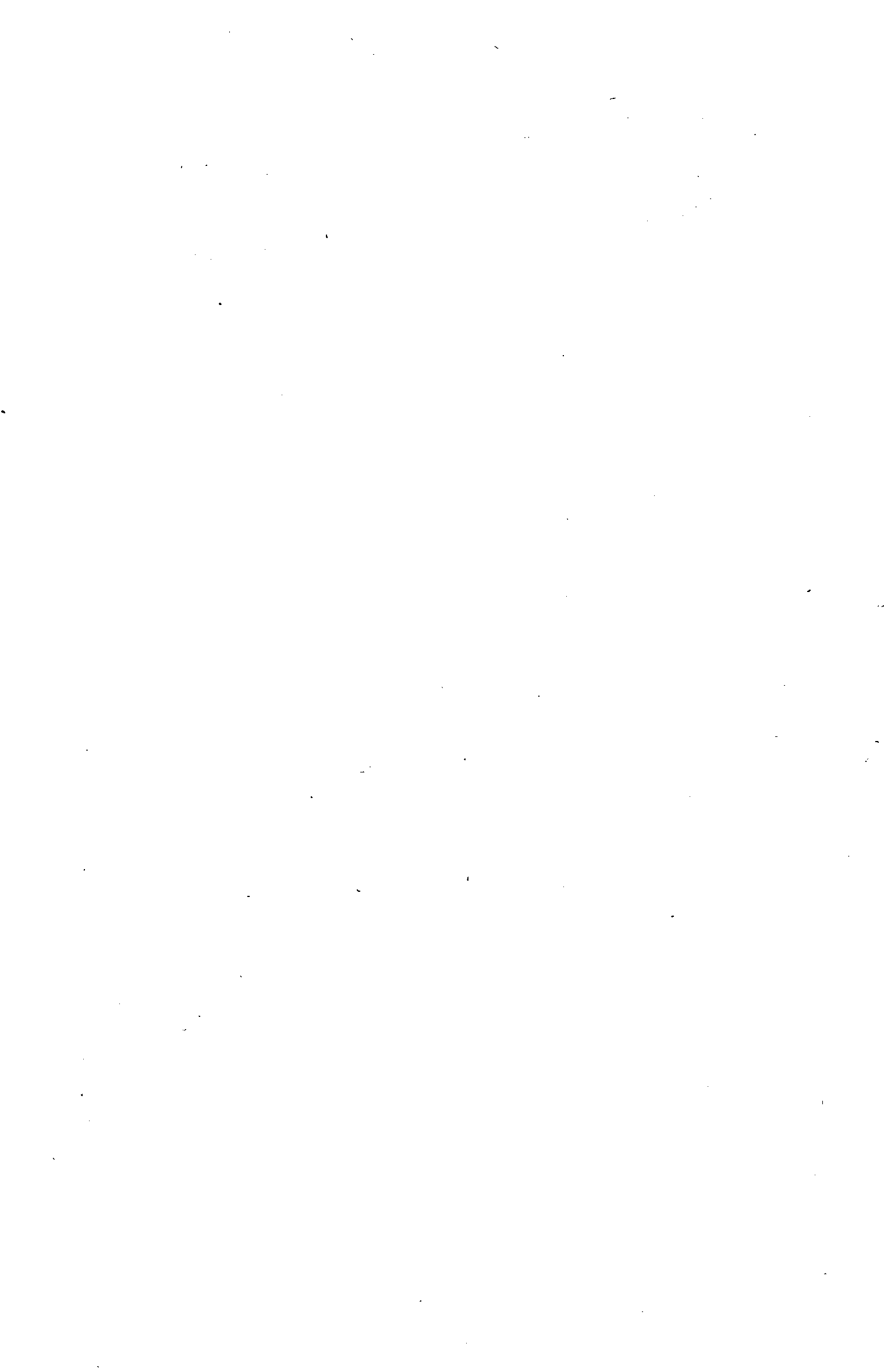
Ces poignants adieux, tout en traduisant l'immense détresse d'un mari frappé dans ses affections intimes, expriment aussi le deuil qui devait priver la littérature nationale d'un si beau talent.

Femme de cœur en même temps que femme de lettres, **Đoàn-thị-Điễm** sut jusqu'à l'extrême limite

de sa vie allier le plus pur dévouement au respect des traditions et à l'amour de l'art.

Avec elle disparut une des grandes poétesses du **Viêt-Nam**, remarquable par la spontanéité de son esprit et la souplesse de son talent, mis au service d'une culture harmonieusement équilibrée.





BÀ HUYỀN THANH-QUAN



BÀ HUYÊN THANH - QUAN

Parmi les peuples de l'Asie, le **Việt-Nam** est l'un de ceux qui ont pu se glorifier d'être une riche pépinière de lettrés. A l'époque héroïque où ses habitants disputaient avec ses redoutables voisins, la Chine et le Champa, un coin de terre, point de départ de son expansion à travers la péninsule indochinoise, ils reçurent déjà le surnom de **Văn-Lang** (Hommes lettrés).

Cette tradition s'est transmise jalousement aux générations successives, de telle sorte que le **Việt-**

Nam, devenu un peuple guerrier par nécessité, reste toujours, grâce à un heureux atavisme, la terre d'élection des belles-lettres.

Fait remarquable d'entre tous : les femmes n'ont point abandonné aux hommes le monopole de la gloire poétique. Elles leur ont maintes fois ravi cette palme avec une grande aisance et un art qui a atteint souvent les limites de la perfection technique.

Parmi les grandes poétesses du **Việt-Nam** dont les œuvres nous sont connues, on peut citer **Đoàn-thị-Điễm** qui traduisit dans la langue nationale le « *Chinh-Phụ ngâm* » (Complainte de la femme d'un guerrier) du lettré **Đặng-trần-Côn**; **Hồ-xuân-Hương** dont les poèmes sont pleins d'une sentimentalité parfois érotique ; et une femme célèbre communément désignée sous le nom de **Bà Huyện Thanh-Quan** (Madame le sous-préfet de **Thanh-Quan**).

C'est cette dernière qui sera l'objet de la présente étude.

★
★ ★

Bà Huyện Thanh-Quan dont le *hiệu* ou surnom était *Nhàn-Khanh*, titre même de son unique re-

cueil de poèmes intitulé « *Nhàn-Khanh thi-tập* », était originaire du village de Nghi-Tâm, dépendant actuellement du *huyện* (sous-préfecture) de Hoàn-Long, près de Hanoi.

Son mari, Lưu-nguyên-Uân, du village de Nguyệt-Áng, huyện de Thanh-Trì, province de Hà-Đông, fut reçu aux trois concours de la licence de l'an 1821, sous le règne de l'Empereur Minh-Mạng. Il fut alors nommé *tri-huyện* à la sous-préfecture de Thanh-Quan (actuellement Thái-Bình). D'où le nom de **Bà Huyện Thanh-Quan** que la population se plut à donner à sa femme qui fut en même temps une poétesse de talent.

La compétence du sous-préfet en matière de jurisprudence le fit appeler au poste de secrétaire du Ministère de la Justice. Plus tard il fut élevé au rang de Chef de bureau du même ministère.

La réputation littéraire de Madame Lưu-nguyên-Uân parvint jusqu'à la Cour de Hué où régna Tự-Đức, lui-même fin lettré et généreux mécène. L'Empereur lui confia le soin d'enseigner les membres du palais royal. Dans de nombreuses pièces de vers, le roi-poète professa envers elle une admiration sans réserve.

On loua en particulier la virtuosité de la poétesse dans l'art d'improviser les sentences paral-

lèles. A la vue d'une tasse à thé en porcelaine de Chine décorée d'un paysage évocateur, elle composa ce distique :

In như thảo mộc trời Nam lại,
Đem cả sơn hà đất Bắc sang.

*Il reproduit, en les associant, d'une part l'herbe et les arbres du climat du Sud,
D'autre part les montagnes et les fleuves du pays du Nord.*

Dans ces sentences descriptives, on admire l'opposition très heureuse des mots « *sơn hà* » et « *thảo mộc* », « *trời Nam* » et « *đất Bắc* ». Cela veut dire avec une rare finesse de langage que l'on déguste avec plaisir le thé du **Việt-Nam** dans de la porcelaine de Chine.

- **Bà Huyện Thanh-Quan** a laissé un ouvrage de vers ayant pour titre « *Nhàn Khanh thi tập* » dans lequel elle montrait son habileté à composer en caractères chinois aussi bien que dans la langue populaire. Son talent descriptif brille d'un vif éclat dans ses poèmes où le sentiment de la nature s'allie avec une touchante tendresse aux nobles émotions de l'âme.

A une si belle culture elle joignit une modestie et un oubli de soi inconnus chez beaucoup de fem-

mes. Pour conserver au rang occupé par son mari toute la renommée officielle, elle ne voulut porter d'autre nom d'auteur que l'obscur pseudonyme de **Bà Huyện Thanh-Quan**.

Malgré cette humilité d'une épouse avant tout soucieuse de l'honneur de son mari, la postérité, tout en ignorant le vrai nom de cette femme de lettres, a sauvé de l'oubli ses poèmes dont la facture originale va de pair avec une haute inspiration.



La poétesse de **Thanh-Quan** — sous cette dénomination nous désignerons désormais cette illustre femme anonyme — excelle dans le genre de poésie que nous pouvons appeler poésie fugitive, dont le mérite principal est l'à-propos de l'inspiration exprimé dans une forme impeccable.

C'est le « *thất-ngôn bát-cú* » ou petit poème de huit vers formés de sept syllabes chacun et disposés en quatre distiques quant au sens.

Il est régi par trois règles essentielles: le *vần* ou assonance, le *điệu* ou rythme et le *đối* ou parallélisme.

Les vers 1, 2, 4, 6 et 8 sont terminés par le même *vần* ou assonance dépourvue d'accent tonique ou affectée du *dấu huyền* ou accent grave.

Ce genre de poème est soumis à un *điệu* ou rythme sévère et compliqué. Avec un peu d'entraînement, l'oreille réussit à saisir les nuances du *vần bình* ou syllabe sourde et du *vần trắc* ou syllabe brève qui, en s'alternant dans un ordre déterminé, donnent aux vers une cadence très musicale.

Le *đối* ou parallélisme s'applique aussi bien aux mots qu'aux vers qui doivent se correspondre les uns aux autres. Ainsi le vers 3 s'oppose au vers 4 par le sens ; il en est de même du vers 5 vis-à-vis du vers 6.

Le dernier distique renferme généralement la réflexion ou l'émotion de l'auteur en rapport avec la scène décrite dans les vers précédents ; il doit frapper par son originalité, sa couleur ou son en-
volée.

De tous les poèmes vietnamiens, c'est celui qui se prête le mieux au développement précis d'un sentiment ou d'une pensée. Il exige une grande perfection : point de vers faibles, point d'expressions impropres. L'idée ou l'émotion qui le termine, doit avoir quelque chose de piquant et de relevé.

Dans ce petit groupe de huit vers savamment combinés sont enchâssés, comme dans un médaillon, un paysage évocateur en miniature, une émotion profonde délicatement exprimée, une pensée ingénieuse ou grande, un trait de génie, d'esprit ou de malice.

Comme on le voit, le « *thất-ngôn bát-cú* » ressemble beaucoup au sonnet français par la rigueur de ses règles. Aussi peut-on dire, avec le célèbre **Boileau**, que sans défaut il vaut seul un long poème : une forme géométriquement fixée, une extrême condensation de la pensée, un sens parfait du rythme, une maîtrise continuelle du langage, tout cela en fait un joyau monté sur or ou ciselé en émail.

C'est la perle des petits poèmes ; c'est l'égal des grands ; c'est le passe-temps des lettrés aux époques de raffinement.

C'est pour cette raison que ce poème jouit particulièrement de la faveur du public lettré ou non, qui prend plaisir à respirer le parfum de ses fleurs légères, filles du caprice, mais devenues quelquefois de petits chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit et de délicatesse.

Parmi les poèmes de la poétesse de **Thanh-Quan**, nous en retiendrons seulement six, qui figurent dans toutes les anthologies de la littérature vietnamienne et qui reflètent le mieux le talent poétique de cette femme de lettres.

Dans chacun de ces six poèmes, l'auteur décrit une scène de la nature extérieure qu'il termine invariablement par une effusion de sensibilité en rapport avec son état d'âme.

Voici le « *Cảnh sông núi* » (Paysage de rivière et de montagnes) où la poétesse donne libre cours à son exquise sensibilité :

Thấp thoáng non tiên lác đác mưa,
Khen ai khéo vẽ cảnh tiêu sơ.
Xanh om cỏ thụ tròn xoe tán,
Trắng xóa tràng giang phẳng lặng tờ.
Bầu giốc giang sơn say chấp rượu,
Túi lưng phong nguyệt nặng vì thơ.
Ồ hay cảnh cũng tra người nhỉ!
Thấy cảnh ai mà chẳng ngẩn ngơ ?

Au-dessus de la belle montagne flotte une petite pluie fine.

Quel artiste a peint ce paysage plein de solitude et de mélancolie !

Les arbres séculaires élèvent leur feuillage d'émeraude arrondi en parasol ;

*La surface brillante de la longue rivière est unie comme
une feuille de papier étalée sur l'eau.*

*La vue de ce paysage m'enivre déjà même avant
d'avoir bu;*

*Mon suc est lourd de poésies, à mesure que l'inspiration
s'épuise.*

*C'est étrange comme ce tableau provoque chez le
spectateur une secrète attirance!*

*En le contemplant, qui est-ce qui ne devient pas
rêveur?*

Voici le « *Cảnh chiều hôm* » (Paysage crépusculaire), qui reporte la pensée de l'auteur vers son mari absent :

Chiều trời bảng lảng bóng hoàng hôn,

Tiếng ốc xa đưa lẫn trống đồn.

Gác mái ngư ông về viễn phố,

Gõ sừng mục tử lại cô thôn.

Ngàn mai gió cuốn chim bay mỏi,

Dặm liễu sương sa khách bước dồn.

Kẻ chốn chương đài người lữ thứ,

Lấy ai mà kẻ nhớ hàn ôn?

*Sous un ciel blafard, le soir ramène les ombres du
crépuscule ;*

*Au loin, le son de la trompe des veilleurs répond au
tam-tam du poste de garde.*

*Déposant sa rame, le vieux pêcheur regagne sa station
lointaine ;*

*Sur l'autre côté de la rivière s'élève un marché formé
de quelques cases éparses.*

*En pensant avec douleur à la patrie absente, le râle
d'eau gémit sans arrêt ;*

*Oppressée par l'attachement au foyer, la perdrix pousse
des cris ininterrompus.*

*Je m'arrête sur le chemin et ne vois autour de moi que
ciel, montagnes et mer ;*

*Sous le poids de cet état d'âme, je me sens seule avec
moi-même.*

Voici le « *Hoài cổ* » (Regret du passé), où l'auteur dégage du sentiment des ruines une pénétrante mélancolie :

Tạo hóa gây chi cuộc hí trường!
Đến nay thắm thoát mấy tinh sương;
Lối xưa xe ngựa hồn thu thảo,
Nền cũ lâu đài bóng tịch dương.
Đá vẫn trơ gan cùng tuế nguyệt,
Nước còn câu mắt với tang thương.
Nghìn năm gương cũ soi kim cổ,
Cảnh đày người đày luống đoạn trường.

*Quelle étrange scène de théâtre invente le Créateur
céleste!*

*Combien d'années rapides se sont écoulées jusqu'à ce
jour!*

*Sur la vieille route où circulèrent chars et chevaux,
passe l'âme des herbes d'automne ;*

*Les rayons du soleil couchant n'éclairent plus que les
ruines de palais somptueux.*

*Si la pierre reste impassible devant les injures du
temps,*

*L'eau se montre indignée devant l'instabilité des choses
de la vie.*

*Au cours des siècles, dans ce miroir antique, on con-
fronte le passé et le présent;*

*Devant ce tableau, je sens que mes entrailles se déchir-
rent en morceaux.*

Voici le « *Nhớ nhà* » (Nostalgie) où le spectacle
du jour finissant incline doucement l'âme de la
poétesse vers son foyer lointain :

Vàng tỏa non tây bóng ác tà,
Đầm dằm ngọn cỏ tuyết phun hoa.
Ngàn mai lác đác chim về tổ,
Dậm liễu bàng khuâng khách nhớ nhà.
Còi mục thét trắng miền khoáng dã,
Chài ngư tung gió bãi bình sa.
Lòng quê một bước nhường ngao ngán,
Mấy kẻ tình chung có thấu là?

*Les montagnes de l'ouest prennent une coloration d'or
sous les rayons du soleil couchant;*

*En humectant l'extrémité de l'herbe, la rosée y sème
des taches blanches comme des fleurs.*

*Sur les vastes forêts d'abricotiers, les oiseaux rega-
gnent çà et là leurs nids;*

Sur la route bordée de saules, le voyageur rêve mélancoliquement à son foyer.

Dans la solitude de la plaine, le son perçant du cor du bouvier s'élève vers la lune ;

Sur la plage sablonneuse, le filet du pêcheur s'ouvre au vent.

Quelle tristesse envahit l'âme du voyageur qui à chaque pas songe à la terre natale !

O vous qui êtes unis dans un même amour, me comprenez-vous ?

Voici le « *Cảnh đền Trấn-Võ* » (1) (La pagode Trấn-Võ), où dans l'ambiance religieuse qui rayonne autour du lieu saint, la poétesse sent passer sur son âme avide de bonheur de mystérieuses vibrations :

Êm ái chiều hôm tới Trấn đài,
Lâng lâng chẳng bợn chút trần ai !
Ba hồi chiêu mộ chuông gầm sóng,
Một vũng tang thương nước lộn trời.
Bề ái ngàn trùng khôn tát cạn,
Nguồn ân trăm trượng dễ khơi vơi.
Nào nào cực lạc là đâu tá ?
Cực lạc là đây chín rỗi mười.

(1) D'après le style et les idées exprimées, ce poème ne pourrait, comme l'ont soutenu certains auteurs, convenir ni à Lê-thánh-Tôn ni à Hồ-xuân-Hương.

*Par un soir paisible, je pousse ma promenade jusqu'à
la pagode Trán-Võ ;*

*Là, je me sens comme débarrassée de toutes les impures
poussières du monde.*

*A trois reprises, la cloche annonce la fin de la journée
par ses coups lents qui se répercutent en grondant
sur la surface du Grand-Lac ;*

*Sur cette vaste étendue mouvante, l'eau se confond avec
le ciel.*

*La mer d'amour au rivage sans limite ne pourrait
jamais être asséchée ;*

*La source de fidélité, longue de plusieurs lieues, n'est
pas facile à se tarir.*

Où est donc le royaume de la béatitude ?

Il est bien ici, sans l'ombre d'un doute.



Ce qui fait le charme particulier de ces poèmes, c'est le lyrisme de la poétesse de **Thanh-Quan**. Nature et mélancolie, tels sont les deux éléments qui se compénètrent dans cette poésie personnelle, légèrement élégiaque. *hi cón*

A) La nature, ici, c'est la montagne drapée dans le manteau de la végétation ou noyée dans la grisaille d'une pluie fine :

Cỏ cây chen đá lá chen hoa...

Thấp thoáng non tiên lác đác mưa.

*L'herbe et les arbres s'introduisent dans les rochers;
les fleurs éclosent au milieu des feuilles...*

*Au-dessus de la belle montagne flotte une petite pluie
fine...*

C'est le fleuve tranquille qui coule nonchalamment dans la plaine inondée de lumière :

Trắng xóa tràng giang phẳng lặng tờ. .

*La surface brillante de la longue rivière est unie
comme une feuille de papier étalée sur l'eau...*

C'est le lac dont les eaux immobiles reflètent l'azur profond du firmament :

Một vũng tang thương nước lộn trời...

*Sur cette vaste étendue mouvante, l'eau se confond
avec le ciel...*

C'est la forêt que dominant les géants de la haute futaie ou qu'agrémentent les bocages touffus :

Xanh om cỏ thụ tròn xoe tán...

Ngàn mai gió cuốn chim bay mỏi...

*Les arbres séculaires élèvent leur feuillage d'émeraude
arrondi en parasol...*

*Les oiseaux volent avec effort vers les immenses touffes
d'abricotiers qui ondulent sous le vent...*

C'est l'horizon que colorent par degrés les teintes
mélancoliques du couchant :

Chiều trời bảng lảng bóng hoàng hôn...

Vàng tỏa non tây bóng ác tà...

*Sous le ciel blafard, le soir ramène les ombres du cré-
puscule...*

*Les montagnes de l'ouest prennent une coloration d'or
sous les rayons du soleil couchant...*

Ce sont les mille harmonies qui flottent dans
l'air : bruits du soir, chants d'oiseaux, bourdonne-
ment de la cloche :

Tiếng ốc xa đưa lẫn trống đồn...

Nhớ nước đau lòng con quốc quốc ;

Thương nhà mỗi miệng cái gia gia...

Còi mục thét trắng miền khoáng dã...

Ba hồi chiêu mộ chuông gầm sóng...

*Au loin, le son de la trompe des veilleurs répond au
tam-tam du poste de garde...*

*En pensant avec douleur à la patrie absente, le râle
d'eau gémit sans arrêt ;*

*Opressée par l'attachement au foyer, la perdrix
pousse des cris ininterrompus...*

*Dans la solitude de la plaine, le son perçant du cor du
bouvier s'élève vers la lune...*

*A trois reprises, la cloche annonce la fin de la journée
par ses coups lents qui se répercutent en grondant
sur la surface du Grand-Lac...*

Ce sont les êtres qui animent le tableau de la vie
rustique : ici le pêcheur assis dans sa barque ; là,
le bouvier juché sur sa bête ; plus loin, le voya-
geur marchant sur la route ; ailleurs, le bûcheron
errant dans une clairière :

Gác mái ngư ông về viễn phố,

Gõ sừng mục tử lại cô thôn....

Dậm liễu sương sa khách bước dồn...

Lom khom dưới núi tiều vài chú...

*Déposant sa rame, le vieux pêcheur regagne sa station
lointaine ;*

*Le jeune bouvier, frappant sur les cornes de son buffle,
retourne au hameau solitaire...*

*Le voyageur presse le pas sur la route que bordent les
saules enveloppés de brume...*

*Au pied de la montagne marchent quelques bûcherons,
le dos courbé sous le faix...*

Ce sont les sites d'abandon de la nature morte
que décorent de tristes débris de pierre :

Lối xưa xe ngựa hồn thu thảo ;
Nền cũ lâu đài bóng tịch dương...

*Sur la vieille route où circulèrent chars et chevaux,
passe l'âme des herbes d'automne ;*

*Les rayons du soleil couchant n'éclairent plus que les
ruines de palais somptueux...*

La nature évoquée par la poétesse de **Thanh-Quan** n'est point une vaporeuse et pâle vision que suggère un tempérament émotif. Ce sont des paysages dessinés en traits précis et peints de couleurs claires. Ce sont des aquarelles où l'auteur note les nuances, discerne les demi-teintes ; son dessin a une ligne pure, un contour net, une forme bien découpée. C'est une miniature ^{très vivante} que rehaussent la finesse de la touche et la variété de la vie, fruit d'une observation aussi exacte que sûre.

B) Cet impressionnisme est enveloppé par la gaze immatérielle d'une poésie de mélancolie amoureuse, intimement associée à celle de la nature.

La poétesse de **Thanh-Quan** ne reste pas impassible devant les scènes de la nature. Sa pénétrante sensibilité s'épanche en souvenirs attristés ou en réflexions élégiaques ; elle trouve dans les paysages extérieurs d'harmonieuses résonances.

Elle se sent enflammée par le feu de l'inspiration

thoạt cảnh

poétique devant un panorama auquel la montagne, la verdure et l'eau, en s'entremêlant, donnent un relief coloré :

Bầu giốc giang sơn say chấp rượu;
Túi lưng phong nguyệt nặng vì thơ...
Thấy cảnh ai mà chẳng ngỡ ngàng?

*La vue de ce paysage m'enivre déjà même avant
d'avoir bu ;*

*Mon sac est lourd de poésies, à mesure que l'inspiration
s'épuise...*

*En contemplant ce paysage, qui est-ce qui ne devient
pas rêveur ?*

D'autres fois elle se laisse bercer par une dolente rêverie devant le spectacle du coucher du soleil ; cette heure pleine de recueillement invite à la méditation sur tout ce qui fuit, échappe et meurt. Site et moment s'accordent intimement pour créer une ambiance si favorable à l'éclosion du souvenir :

Dậm liễu bên khuâng khách nhớ nhà...

Sur la route bordée de saules, le voyageur rêve mélancoliquement à son foyer...

Aux approches de la nuit, tous les êtres rentrent dans leurs demeures : le pêcheur regagne la berge lointaine, le gardien de buffles sa chaumière, les

oiseaux leur bosquet, le voyageur une station proche. A cette vue, la poétesse éprouve un serrement de cœur; elle pense avec inquiétude à son mari qui voyage là bas, exposé à toutes les surprises de la route :

Kẻ chốn chương đài người lữ thứ;
Lấy ai mà kể nỗi hàn ôn?

*Moi, je reste au logis; vous, vous êtes en voyage;
A qui pourrais-je exprimer toutes mes confidences?*

La grâce du paysage dont chaque détail respire la poésie sylvestre, n'absorbe pas tout à fait l'esprit de la poétesse. Les impressions se transforment par degrés en images, car le chant lointain d'un oiseau suffit pour provoquer sa nostalgie, frémissement du cœur à la pensée de la patrie et du foyer absents :

Nhớ nước đau lòng con quốc quốc;
Thương nhà mỏi miệng cái gia gia...

*En pensant avec douleur à la patrie absente, le râle
d'eau gémit sans arrêt;*

*Oppressée par l'attachement au foyer, la perdrix pousse
des cris ininterrompus...*

C'est alors que la poétesse, debout entre le ciel, les monts et la mer, se voit subitement plongée

dans une solitude saisissante, à mesure que les ombres de la nuit descendent sur les cimes silencieuses :

Dừng chân đứng lại trời non nước ;
Một mảnh tình riêng ta với ta...

Je m'arrête sur le chemin et ne vois autour de moi que ciel, montagnes et mer ;

Sous le poids de cet état d'âme, je me sens seule avec moi-même...

La contemplation des ruines du passé communique à la poétesse un accent de surprise mêlée de vague tristesse. Ces routes maintenant couvertes d'herbe, ces vestiges de monuments, en lui rappelant l'impitoyable usure du temps, lui inspirent un amer dégoût voisin du désenchantement.

Cette âme si délicate ne peut songer à la fragilité de la gloire terrestre, sans éprouver un profond brisement de tout son être :

Cảnh đấỵ người đấỵ lưỡոg đọan trườոg!

Devant ce spectacle, je sens que mes entrailles se déchirent en morceaux.

Mais, transportée par la voix grave de la cloche rituelle, elle se détache sans effort des choses

d'ici-bas pour se laisser envelopper par le charme béatifique du temple bouddhique :

Lâng lâng chẳng bợn chút trần ai...

Cực lạc là đây chín rỗi mười !

Là, je suis comme débarrassée de toutes les impures poussières du monde...

Le royaume de la béatitude est bien ici, sans l'ombre d'un doute.



Ainsi la poétesse de **Thanh-Quan** ne demeure pas muette devant les paysages de la nature. Elle donne libre cours à son lyrisme tempéré par une noble élégance et une sensibilité discrètement contenue.

Chez elle, point d'épanchement désordonné du cœur, point de cris de douleur et de désespoir. L'émotion est constamment soutenue par l'élévation de la pensée et la pureté de l'inspiration.

La mélancolie qui se dégage de la contemplation des sites naturels, reste toujours douce et calme. Elle est souvent un soupir de résignation, rarement une plainte larmoyante, jamais une

explosion tumultueuse du « moi » en révolte contre le destin. Elle puise sa grâce langoureuse dans les secrètes correspondances avec la nature vue à travers les choses qui touchent à leur déclin : le moment crépusculaire, les brumes du soir, les soleils mourants, les derniers bruits du jour, les ruines des monuments historiques.

Hâtons-nous d'ajouter que ces effusions lyriques sont pleines de fastueuse quiétude et d'imperturbable gravité, un peu entachées d'une certaine préciosité.

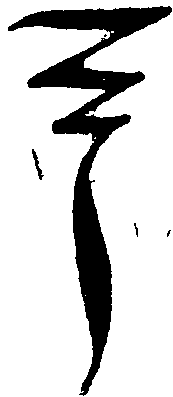
Elles sont le propre d'une grande dame de la haute aristocratie, qui semble destiner ses vers, tournés avec un art quasi raffiné, à un roi épris de belles-lettres, à un cercle de mandarins érudits et désœuvrés, ou à un groupe de dames bourgeoises de la société polie.

Elles caractérisent quelque peu cette littérature académique, au langage pur et châtié, à la métrique savante, à la composition impeccable.

On y cherche en vain cette pensée terre à terre et ce ton badin d'une **Hồ-xuân-Hương**, ou cette lassitude maladive d'une **Sương Nguyệt-Anh**.

Des vers que nous analysons, aucun peut-être n'offre une aussi complète harmonie entre la pensée et le sentiment d'une part, entre l'image et le rythme d'autre part. Ces vers traduisent fidèle-

ment, par leur fluidité, leur douceur et leurs sonorités atténuées, le pittoresque des scènes de la nature et l'émotion qui attendrit l'âme de la célèbre poétesse de **Thanh-Quan**.



HỒ-XUÂN-HU'ÔNG

19-10-1941

HỒ-XUÂN-HU'O'NG

Hồ-xuân-Hương vécut vers le début du XIX^e siècle, sous la dynastie des Nguyễn, c'est-à-dire à une époque où, favorisées par l'établissement définitif de la paix sur toute l'étendue du **Việt-Nam**, les belles lettres prirent un remarquable essor. .

Une pléiade d'écrivains s'illustrèrent dans des œuvres écrites en caractères chinois aussi bien qu'en *chữ nôm* (caractères démotiques), comme les poètes **Nguyễn-Du** et **Chu-mạnh-Trình**, les prosateurs **Phạm-dình-Hồ** et **Phan-thanh-Giản**, les historiens **Trịnh-hoài-Đức** et **Cao-xuân-Dục**, etc...

Les souverains ne demeurèrent pas insensibles

aux charmes de la poésie. Minh-Mạng, Thiệu-Trị et Tự-Đức eux-mêmes composèrent des œuvres très goûtées.

Faute de documents, on ne connaît pas exactement le lieu d'origine de la célèbre poétesse. Certains disent qu'elle était originaire de la province de Hải Dương (Nord-Viêt-nam); d'autres rapportent qu'issue de la province de Nghệ-An (Centre Viêt-nam), elle serait venue s'établir au village de Khán-Xuân, à proximité du *Tây Hồ* (Grand-Lac), dans le *huyện* (sous-préfecture) de Vĩnh-Thuận, faisant partie de la vil'e de Hanoi.

Orpheline de père dès le bas âge, **Hồ-xuân-Hương** fut élevée avec soin par sa vaillante mère qui la confia à des maîtres compétents. Probablement par suite des ressources modiques dont disposait sa famille, elle ne tarda point à renoncer aux leçons de ses précepteurs.

Douée d'une intelligence éveillée et d'une mémoire prodigieuse, elle devint autodidacte par nécessité. Tout ce qu'elle apprenait, elle le retenait avec une étonnante facilité. En outre, elle s'assimilait tout presque sans effort: les « *tứ thư* » ou quatre livres classiques et les « *ngũ kinh* » ou cinq livres canoniques n'avaient plus de secret pour elle.

Au bout de quelques années, elle possédait un énorme bagage intellectuel qui la mettait à même

de se mesurer avec les lauréats des concours de la Capitale.

Bientôt sa réputation de femme de lettres se répandit au loin. On l'admirait pour sa vaste culture, mais on la redoutait pour la finesse de son esprit et la sûreté de son pinceau.

Un si grand talent devait logiquement être couronné par un beau mariage. Les partis ne manquaient point, néanmoins consciente d'être l'objet d'une cour assidue, **Hồ-xuân-Hương** se montrait difficile, voire exigeante dans ses prétentions.

Cette attitude était recommandable et parfois utile dans un certain sens ; exagérée jusqu'à verser dans le romanesque, elle serait une source de regrets et de mécomptes.

Pour fixer son choix sur le candidat digne de son cœur et de son savoir, elle mit à profit un examen officiel pour ouvrir un salon de thé. Elle y reçut les écrivains de marque à qui elle proposait une joute poétique. Celui qui composait la meilleure pièce de vers, elle l'accepterait comme époux.

Beaucoup de concurrents prirent part à cette compétition d'un nouveau genre, dans le secret espoir de conquérir de haute lutte cette perle si rare. Mais tous essuyèrent un cuisant échec.

Il arriva qu'un étudiant, fraîchement reçu premier au concours des lettrés, vint en compagnie de

son jeune frère demander à **Hồ-xuân-Hương** l'autorisation de composer des bouts-rimés.

Le thème proposé était-il particulièrement difficile ? En tout cas, après un moment de réflexion, le candidat, fort embarrassé, se contenta de tracer seulement quatre mots, sans pouvoir en écrire davantage.

Hồ-xuân-Hương, impatiente, fit dire par une servante : « Si vous vous sentez incapable de composer, rentrez chez vous, au lieu de rester là pour mordiller votre pinceau ».

En entendant cette semonce aigre-douce, le lauréat du concours en fut tellement vexé que, suffoqué de colère, il reçut un choc au cerveau et s'affaissa sans connaissance sur le sol. Son frère accourut et réussit après de longs efforts à le ramener à lui-même.

Ayant repris ses sens, le malheureux prétendant crut qu'il y allait de son honneur de ne point achever sa composition poétique. Après l'avoir lue, la poétesse la trouva de bon goût ; elle jugea le lettré digne de s'unir avec elle pour la vie et consentit à devenir sa femme... de second rang.

Ce fut, comme on le voit, un mariage de raison et d'art, un peu à la manière des *Précieuses* du XVII^e siècle qui soupiraient après les faiseurs de madrigaux et de sonnets.

Plus tard, son mari parvint jusqu'au grade de *tri-phủ* (préfet) de Vĩnh-Tường, province actuelle de Vĩnh-Yên (Nord-Viêt-nam). Malheureusement cette union fut de courte durée. Ce mandarin fut enlevé peu de temps après par la maladie.

Hồ-xuân-Hương le pleura avec des larmes du cœur, dans le poème « *Khóc chồng* » (Pleurer un mari) :

Trăm năm ông Phủ Vĩnh-Tường ôi !
Cái nợ ba sinh đã trả rồi.
Chôn chặt vãn chương ba thước đất,
Tung hô hồ thỉ bốn phương trời.
Cán cân tạo-hóa rơi đầu mắt,
Miệng túi cân khôn thắt lại rồi.
Hăm bảy tháng trời là mấy chốc,
Trăm năm ông Phủ Vĩnh-Tường ôi !

Hélas ! Le Préfet de Vĩnh-Tường est mort !

Notre dette contractée par le mariage voulu par le destin a été entièrement acquittée.

Votre bagage de lettré est enjoui à trois mètres sous terre.

Votre dette envers la société s'est évanouie aux quatre coins du ciel.

Pourquoi la balance de la justice divine, privée de son fléau, a-t-elle ainsi perdu son équilibre ?

La tombe s'est refermée sur le défunt comme un sac mystérieux au fond duquel est enfermé l'univers.

*Vingt-sept mois de deuil passeront comme un instant.
Hélas! Le Préfet de Vinh-Tường est mort!*

Cette mort fut un rude coup pour notre poétesse. Elle jura de ne plus se donner à qui que ce fût, car pour la première fois son cœur en fut saigné profondément.

Par contre, sa mère ne fut pas trop affectée par ce deuil. A peine l'herbe eût-elle poussé sur la tombe du défunt que, pressée par le besoin d'argent, elle trouva pour sa fille un autre parti, sans tenir compte de ses goûts particuliers.

Elle avait connu un « *cai tống* » (chef de canton) devenu veuf depuis quelque temps. Parce qu'il était riche et influent, elle contraignit sa fille à l'épouser.

Unir sa destinée à celle d'un rustre désigné par le ridicule surnom de **Tống Cóc** — Cóc est synonyme de Crapaud — était pour la docte et fine **Hồ-xuân-Hương** un affront, un martyre. Tout autre personne se serait révoltée contre un mariage si mal assorti; néanmoins elle s'inclina non sans gémir devant la volonté maternelle.

Mais le ciel sut mettre fin à cette anomalie conjugale. Quelques années s'écoulèrent et **Tống Cóc** mourut on ne sait trop comment. Ce fut pour la poétesse une véritable délivrance. Ne le plaignit-

elle pas avec une ironie triomphante dans ces vers ?

Hỡi chàng ôi! ôi hỡi chàng ôi!
Thiếp bén duyên chàng có thể thôi.
Nòng nọc đứt đuôi từ đây nhé!
Ngàn vàng không chuộc dẫu bôi vôi...

O mon époux! Hélas! ô mon époux!

Je fus liée avec vous par l'hymen et ce fut tout.

*Sachez bien qu'à partir de ce jour le têtard est mort
en perdant sa queue.*

*Mille taëls d'or ne pourront pas même effacer l'op-
probre marqué d'un trait à la chaux.*

Du coup, elle perdit toute envie du mariage. Deux unions, deux décès: ce fut trop pour elle. Libérée de toute sujétion, elle essaya de se retremper dans la littérature comme dans une source de quiétude et de réconfort.

Cependant obsédée par l'ennui d'une vie solitaire et oisive, elle demanda aux voyages un peu de délassement capable de détourner de son esprit tant de tristes souvenirs. Les lieux qu'elle visita, furent décrits avec une plume aussi alerte qu'originale, avec une acuité d'observation digne d'un peintre.

Elle se rendit d'abord dans les centres de pèle-

rinage bouddhique, poussée moins par l'amour du surnaturel que par la curiosité. Voici la célèbre pagode de *Hương-Tích* (province de Hà-Đông), où l'on vénère encore *Phật-Bà Quam-Âm* (divinité féminine):

Bày đặt vì ai khéo khéo phòm,
Nứt ra một lỗ hòm hòm hòm.
Người quen cõi Phật chen chơn thọc,
Kẻ lạ bầu Tiên mỗi mắt dòm.
Giọt nước hữu tình rơi thánh thót,
Con thuyền vô trạo cúi lom khom.
Lâm tuyền quên cả phần ba lại,
Rõ khéo trời già đến đỡ dom.

*Qui a inventé ainsi ce site merveilleux,
Représenté par une profonde caverne largement béante ?
Les pèlerins qui fréquentent cette pagode bouddhique,
s'y introduisent en foule,
Tandis que les profanes la contemplant jusqu'à lasser
leur vue.
Une eau agréable sortant d'un rocher tombe goutte à
goutte, faisant un bruit harmonieux ;
Assis sur une barque à la rame relevée, les touristes
fléchissent leur dos.
Ce paysage de forêts et de sources a comme un mirage
le don d'attirer les habitants des villes.
Vraiment le vieux ciel est espiègle !*

Guidée par son humeur aventureuse, notre poétesse continua sa route sur Sơn-Tây dont les environs, riches de vestiges des monuments historiques, possèdent des grottes mystérieuses peuplées de génies :

Khen thay con tạo khéo khôn phàm !
Một đố gương ra biết mấy ngàn,
Lườn đá cở leo rờ rậm rạp,
Lách khe nước rỉ mó lam nham.
Một sư đầu trọc ngồi khua mỏ,
Hai tiểu lưng tròn đứng giữ am,
Đến mới biết rằng hang Thánh-hóa,
Chồn chơn mỗi gối hãy còn ham.

Louons le Créateur qui dépasse infiniment les hommes en habileté.

En une seule masse, la pierre se dresse en haut en forme de crête ;

Les flancs des rochers où grimpe une herbe drue, donnent au toucher une sensation louffue ;

Le lit d'un ruisseau d'où sourd une onde claire, est rugueux au contact ;

Un bonze au crâne rasé est assis, battant la crécelle ;

Deux bonzillons, le dos arrondi, se tiennent debout montant la garde à l'entrée du pagodon.

Il faut aller la voir pour se faire une idée de cette grotte du Génie créateur ;

Malgré les fatigues aux jambes et aux genoux, on ne cesse pas de la visiter.

Elle poussa son excursion jusqu'au col de *Ba-Đôi* (Col des Trois Bombements), connu dans la littérature sous le nom de *Tam-H-êp* (Trois Etages superposés), à la limite des provinces de Ninh-Bình et de Thanh-Hóa. Couleur et mouvement donnent à ce tableau plein de pittoresque et de relief un attrait tout particulier :

Một đèo, một đèo, lại một đèo,
(Khen ai khéo tạc cảnh cheo leo.
Đất rò mái giải xanh um cỏ,
Đá chỏm gan gà mỗc thếch râu.
Lắt lẻo cành thông cơn gió giật,
Đầm đĩa lá liễu hạt sương gieo.
Hiền nhân quân tử ai là chẳng?
Mỗi gối chồn chơn vẫn muốn trèo.

Un col, un col, encore un col!

Louons le génie de celui qui a façonné ce site curieux.

*Pareil à une carapace de tortue, le sol se bombe,
couvert d'un tapis d'herbe verte ;*

*Semblables aux foies de poulet, les pierres se hérissent,
recouvertes d'une mousse grisâtre.*

*Les branches des pins sont secouées par les coups d'un
vent impétueux ;*

*Les feuilles des saules toutes trempées laissent égrener
de lourdes gouttelettes de rosée.*

Hommes sages et vertueux, qui d'entre vous

*Ne voudrait pas escalader ce col malgré les fatigues
aux jambes ?*

Elle promena son regard d'artiste sur les paysages de la nature en face desquels, grâce à une riche palette, sa muse se faisait tantôt lyrique, tantôt gouailleuse, tantôt fantaisiste.



Hồ-xuân-Hương fuit les hommes chez qui elle découvrait trop d'égoïsme et de vulgarité ; mais les hommes la poursuivirent de leurs assiduités, plusieurs séduits par son talent poétique, la plupart attirés par cette femme étrangement sentimentale.

Maintes fois elle fit sentir sa verve satirique à certaines gens qui, dans un but inavoué, briguaient son amitié. Au fond, elle était contente de traîner derrière elle une troupe d'enjoleurs de tout crin. Son dégoût de la société masculine ne fut d'ailleurs jamais profond ni de longue durée. Y eut-il là une manière de pruderie destinée à masquer quelque ambition amoureuse ou quelque désir de domination sur le sexe fort ?

Parmi les hommes de lettres admis à lui faire la cour, il y avait un certain **Phạm-dinh-Hồ**, mieux connu sous le nom de **Chiêu-Hồ**, originaire du

village de Bình-Giang, de la province de Hải-Dương.

C'était un excellent écrivain doublé d'un galantin. Nanti d'une coquette fortune, il voulait en bourgeois épicurien cueillir en passant une belle fleur et jouir de son parfum exquis. Il employait tout son talent pour séduire **Hồ-xuân-Hương** et se servir ensuite d'elle comme d'un instrument de volupté.

Lasse des galanteries de ces amants d'un jour, notre poétesse, instruite par l'expérience, ne voulut point se prêter à un jeu si compromettant. Avant de se lier avec son prétendant, elle exigea de lui une promesse formelle de fidélité qui sauvegarderait son honneur et garantirait son avenir matériel.

Devant les dérobades continuelles de **Chiêu-Hồ**, elle finit par s'apercevoir qu'elle avait affaire avec un don Juan littéraire, faisant volontiers bon marché des plus graves serments d'amour. Sans crier à l'imposture, elle le persifla dans ces vers pleins d'allusions malicieuses :

Sao nói rằng năm lại có ba,
Trách người quân tử hèn sai ra.
Bao giờ thông thả lên chơi nguyệt,
Nhớ hái cho xin năm lá đa !...

Pourquoi promettre cinq et ne donner que trois ?

*Je vous reproche, ô homme d'honneur, de manquer à
votre parole.*

*Quand, dans vos loisirs, vous vous promènerez dans la
lune où habite Cuội le menteur,*

*N'oubliez pas de me cueillir une poignée de feuilles de
banyan, en souvenir de votre déloyauté.*

Décidément les hommes, même les « *quân-tử* » (hommes sages), lui parurent bien frivoles et l'amour, un véritable miroir aux alouettes. Bien fou qui ajouterait foi aux déclarations enflammées inspirées par une passion aveugle. La perspective des liaisons que suggèrent l'intérêt et la concupiscence, ne la réjouissait guère.

Hồ - xuân - Hương en fut tellement dégoûtée qu'elle prit la détermination de quitter le monde et de se retirer dans la solitude d'une bonzerie. Puisque la vie ne lui réservait que déboires et duperies, elle allait demander à *Bồ-đề*, à l'éternel sourire, le repos de l'esprit et la paix du cœur. Oui ou non, fallait-il dire un éternel adieu au siècle ?

Ngán nỗi má hồng mà phận bạc,

Nỡ đem yếm thắm giãn màu thâm...

*Je suis navrée en voyant ma vie de belle femme con-
damnée à un sort malheureux.*

*Mais je ne puis me résigner à teindre de noir mon
cache-seins rouge.*

Mais quiconque connaît bien le caractère d'une femme, surtout d'une femme consacrée au dieu Apollon et soumise au dieu Eros, ne prend jamais au sérieux ce projet d'entrer en religion.

En effet, notre poétesse n'en était point à sa première lubie sentimentale. De loin, le couvent bouddhique, dissimulé sous le murmurant feuillage des arbres centenaires, lui apparut comme un havre de recueillement et de félicité; de près, il lui inspira une subite terreur par son air d'austérité et de renoncement. La voilà qui s'amusait à cribler les bonzesses de ses irrévérencieux sarcasmes :

Chị em đâu tá chớ cười nhau !
Muốn mát cho nên mới cạo đầu.
Tợ khách nhưng mà không có bình,
Giống sư nhưng lại hầy còn râu ..

*O mes sœurs, ne vous moquez pas les unes des autres.
C'est pour avoir de la fraîcheur qu'on se rase le crâne;
On est pareil à un Chinois, mais sans porter la natte;
On ressemble à un bonze, mais avec des moustaches...*

Elle ne ménageait pas non plus les bonzes dont

elle brossait avec désinvolture un portrait ridicule barré d'une réflexion finement satirique :

Chẳng phải Ngô chẳng phải ta,
Đầu thì trọc lóc, áo không tà.
Oản dâng trước mắt năm ba phẩm,
Vải núp sau lưng sáu bảy hà.
Khi cảnh khi tiu khi chũm chọe,
Giọng hi giọng hỉ giọng hi ha.
Tu lâu có lẽ lên sư cụ,
Ngất ngểu tòa sen nọ đó mà !

*Ce n'est pas un Chinois ni un Vietnamien ;
Sa tête est complètement rasée ; son habit n'a pas d'ourlet.*

Devant lui s'étalent des offrandes de gâteaux de riz rituels ;

Derrière lui se dissimulent plusieurs nonnes.

*Tantôt le gong, tantôt la sonnette, tantôt les cymbales
Font entendre leurs sons graves, clairs ou vibrants.*

*Après une longue vie religieuse, il pourrait devenir
prieur ;*

Eh bien ! le voilà devenu Bouddha assis majestueusement sur son siège orné de lotus !

Une femme si cultivée, spirituelle, nerveuse et passionnée ne put consentir de gaieté de cœur à fuir le cercle d'admirateurs et de galants qui se disputaient sa personne.

*la voix du
saluodrant*

On ne sait ce que **Hồ-xuân-Hương** devint dans la suite. A-t-elle rencontré l'homme de lettres dont elle rêvait éperdument ? Ou bien s'est-elle enfermée pour toujours dans son isolement, faute de trouver un époux capable de supporter son orgueil de « *bas bleu* », qui l'empêchait de suivre la voix de son cœur ?

*
* * *

Le seul nom de **Hồ-xuân-Hương** a le don de provoquer les réactions les plus inattendues non seulement du côté des critiques littéraires, mais encore chez les simples lecteurs.

Aux yeux de certains, cette poétesse trempe sa plume dans la pornographie qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle se présente sous une forme subtilement allégorique. Pour plusieurs, elle est atteinte de nymphomanie et relève en particulier de la psychanalyse.

Tous sont d'accord pour découvrir une tendance nettement érotique dans la plupart de ses poèmes qui, sous un style vif et nuancé, sont tous pénétrés d'une sentimentalité troublante.

Qu'y a-t-il d'exact dans ces assertions ?

Hồ-xuân-Hương a pour elle une jeunesse bouillonnante de sève et un talent en plein épanouissement. Cela peut à la rigueur suppléer à la beauté et à la fortune.

En tout cas, on ne sait si c'est son talent ou sa jeunesse qui lui attire une joyeuse compagnie de jeunes hommes épris de beaux vers et séduits par la grâce féminine.

Dans l'ancien **Viêt-Nam**, les poètes ne se donnèrent jamais rendez-vous sans se livrer à des exercices d'acrobatie poétique, tout en vidant de minuscules coupes d'un alcool parfumé. Ces sortes de réunions donnèrent lieu à des prouesses qui faisaient se pâmer d'aise même les docteurs en caractères chinois.

Lorsqu'une jeune femme pétillante d'esprit comme **Hồ-xuân-Hương** ouvre elle-même un cercle littéraire, une foule de muscadins se mêlent aux hommes de lettres pour admirer moins la maîtrise des concurrents que l'élégance et l'érudition de la maîtresse de céans.

Dans ce milieu mi-mondain où la chaleur de l'inspiration fait oublier toute contrainte, les taquineries d'abord innocentes, puis plus hardies, ne manquent pas de mettre à l'épreuve la muse de notre poétesse. Elle relève les défis et jette en pâture aux importuns des pièces de vers qui tantôt

les criblent de traits caustiques, tantôt fouettent leur passion par des comparaisons souvent égrillardes.

Quoique la poésie érotique soit unanimement condamnée par tous les moralistes en tant que provocatrice aux mauvaises mœurs, **Hồ-xuân-Hương** y est poussée soit par la tournure même de son esprit, soit pour en faire un simple exercice littéraire comme jadis la célèbre poétesse grecque **Sapho** dans ses exquis épithalames.

Si l'on pénètre au fond des choses, ne découvre-t-on pas chez cette femme de lettres une crise du « *moi* » à l'état aigu ?

Sachant ce qu'elle vaut, elle attend un parti capable de satisfaire et sa vanité de poétesse et son besoin d'expansion sentimentale. Elle est sur le point de saisir l'objet de ses brûlants désirs et de l'étreindre dans ses bras.

Voilà que soudain son idéal s'écroule comme un château de cartes : se contenter d'être une femme de second rang d'un mandarin, puis devenir l'épouse d'un bourgeois ignare. Coup sur coup la mort emporte ses deux maris.

Son orgueil de femme de lettres frémit, en même temps que sa chair fouguese se cabre. Par tempérament, elle est irrésistiblement portée vers le plaisir vu à travers le prisme de ses juvéniles rêves sexuels ; mais son esprit altier, indépendant

et cultivé à l'excès l'empêche de glisser dans la honte des amours libres.

Il y a là autant de causes d'origine psychologique, qui poussent **Hồ-xuân-Hương** à chercher délibérément la délectation morose, comme disent les théologiens, dans ses peintures pleines d'allusions érotiques. C'est cette sensualité insatisfaite qui, en imprégnant ses poèmes de l'arrière-goût du vice, fait croire à la présence d'un complexe relevant de la pathologie mentale, en d'autres termes, de la psychanalyse.

Ainsi, lorsqu'elle décrit, par exemple, un couple de garçon et de fillette jouant à la balançoire par une belle journée de printemps, elle semble faire entendre quelque chose de subtil et de lascif autre que cet innocent jeu d'escarpolette :

Trai co gối hạc khom khom cật,
Gái uốn lưng ong ngửa ngửa lòng.
Bốn mảnh quần hồng bay phất phất,
Hai hàng chơn ngọc dải song song.
Chơi xuân đã biết xuân chẳng tá?...

Le garçon ploie ses genoux fins comme les pattes d'une grue, en courbant le dos ;

La fillette arque son dos gracieux comme le corselet d'une abeille, en tendant son sein.

Les quatre pans de pantalons rouges flottent au gré du vent ;

Les deux paires de jambes belles comme le jade se raidissent parallèlement en avant.

En jouissant du printemps, connaissez-vous déjà l'ivresse du printemps ?

Il en est de même du tableau représentant un tisserand en train de manœuvrer le pédale de son métier. En pesant bien chaque mot, on découvre, paraît-il, le sens impudique que la poétesse veut y attacher :

Hai chơn đạp xuống nâng nâng nhấc,
Một suốt đâm ngang thích thích mau.
Rộng hẹp nhỏ to vừa vắn cả,
Vắn dài khuôn khổ vắn như nhau...

Les deux pieds appuient vers le bas et se relèvent avec infiniment de précaution ;

La navette avance et recule avec rapidité à travers la chaîne ;

Larges ou étroites, petites ou grandes, toutes deux s'ajustent à merveille :

Courtes ou longues, elles ont exactement les mêmes dimensions.

C'est le retour fréquent de ce genre de peintures allégoriques, qui permet de soupçonner chez la poétesse l'existence d'un état d'esprit hallucinatoire, d'un instinct de perversion psychique.

Ce sont là, objecteront quelques-uns, de véritables énigmes dont l'ambiguïté des termes constitue un casse-tête pour les profanes. C'est un jeu de mots et non de la littérature !

Cela peut être vrai. Mais celui qui connaît à fond le génie de la langue vietnamienne toute de nuances et de métaphores, ne s'étonne pas outre mesure de l'effet surprenant que l'on sait tirer d'une poésie si curieuse où, à travers un rythme compliqué, fourmillent sous-entendus, réticences, demi-mots, équivoques.

En France, au XVI^e siècle, les poètes de l'**Ecole lyonnaise**, entre autres **Louise Labé** et **Maurice Scève**, n'ont ils pas écrit, à la manière de **Pétrarque**, avec un raffinement poussé jusqu'à la mignardise, des choses subtiles, galantes, obscures et alambiquées ?

Que faut il en déduire ?

Hồ-xuân-Hương a-t-elle été atteinte de dépravation mentale qui fait que, par suite de ses continuel refoulements psychiques, ses associations d'idées en plein désarroi se traduisent incessamment par des images obscènes ?

Ou bien y a-t-il eu chez elle un simple jeu poétique qui consiste à créer dans l'esprit de ses amants une voluptueuse hantise de sa personne sous la forme de descriptions à double sens ?

Thân em như quả mít trên cây ;
Vỏ nó xù xì mùi nó dày.
Quân tử có yêu thì đong nõ,
Xin đừng mẫn mó nhựa ra tay. .

*Ma personne ressemble à un fruit du jacquier suspendu
à l'arbre :*

L'écorce est rugueuse et la chair épaisse.

Homme sage, si vous l'aimez, enfoncez-y une pointe ;

*Mais ne la palpez pas, je vous en prie, car vos mains
seront couvertes de sève.*

Comme on le voit, ç'a été de sa part non point une galanterie quelque peu sadique destinée à lasser ses adorateurs trop liants, mais plutôt un manège souverainement habile qui n'engage encore une fois que les prouesses de l'esprit avec le concours des artifices de rhétorique.

A proprement parler, **Hồ-xuân-Hương** n'est point une malade atteinte d'une névrose quelconque, car on a beau découvrir en elle les symptômes du mal d'amour ou de la nymphomanie : elle ne sacrifie rien à sa famille, à son honneur et à sa fortune ; elle n'a point ces visions qui la mettent en communication avec l'objet de sa flamme ; elle n'est point sujette à ces passions qui compliquent souvent l'amour, telles que crainte illusoire, espoir fou, fureur subite, sombre jalousie, tristesse sans cause, etc. . .

Appliquer à cette femme de lettres qui, même dans les heures les plus déprimantes, garde toujours sa lucidité d'esprit et de cœur, la méthode très controversée du freudisme, équivaldrait à ravalier au rang des détraqués et des hystériques les **Anacréon**, les **Sapho**, les **Catulle**, les **Properce** et les **Ovide**, parce que, bien avant dans l'antiquité, ils ont chanté l'amour avec un cynisme auprès duquel les libertés très voilées de la poétesse vietnamienne ont l'air d'un élégant badinage.



En réalité, **Hồ-xuân-Hương** cache, sous la verve étincelante de sa poésie, une âme rongée par le spleen, par le dégoût d'une vie traversée de trop de déceptions sentimentales.

Sa vie est celle d'une femme qui, douée de brillantes et rares qualités et d'une vive sensibilité, se heurte à l'incompréhension des hommes intelligents et érudits qui se bornent à lui prodiguer leur admiration platonique, sans vouloir rassasier les vœux ardents de son cœur.

Le ton désabusé de certains poèmes révèle le désenchantement de son âme dont les aspirations

véhémentes demeurent inassouvies. Il en résulte un douloureux recroquevillement de tout son être, source de chagrin, de regrets et d'accablement intérieur.

Désespérée de ne point trouver un homme à qui elle veut confier sa détresse, **Hồ-xuân-Hương** se compare tristement à une nacelle, ballottée çà et là à la surface de l'eau :

Chiếc bá buồn về phận nổi nính,
Giữa dòng ngao ngán nổi linh đình.
Lung khoan tình nghĩa đường lai láng,
Nửa mạn phong ba luống bập bênh...

*Le frêle esquif se plaint de son sort incertain ;
Au milieu du courant, il flotte désemparé à la dérive,
Chargé à mi-cale d'amour et d'amitié s'épandant à
profusion ;
Penché sur un seul bord, il est ballotté par les vents et
les flots.*

Quelle mélancolie de se voir traitée avec impudence par tant d'hommes férus de littérature et de philosophie ! Ils admirent en vérité la souplesse de son talent, mais s'ils la recherchent assidûment, c'est moins pour le mariage que pour le plaisir d'un instant.

D'ailleurs elle dépeint avec une amertume non

déguisée la situation humiliante d'une femme de second rāng, qui est réduite en quelque sorte à l'état d'une vulgaire domestique, si elle n'est point souvent accablée de vils travaux et de mauvais traitements :

Kẻ đắp chăn bông, kẻ lạnh lùng,
Chém cha cái kiếp lấy chồng chung.

.....

Cầm bằng làm mướn, mướn không công.
Nỗi này ví biết dường này nhỉ,
Thời trước thôi đành ở vậy xong.

*L'une est chaudement enveloppée dans une couverture
d'ouate, l'autre grelotte de froid.*

*Maudit soit le sort de celle qui partage le mari avec
une autre femme !*

.....

*C'est comme si on louait ses services, mais sans les
payer.*

Si j'avais su que telle devrait être la situation,

Mieux eût valu rester célibataire !

Que faire alors ? Impuissante à trouver un mari sérieux et honteuse de recommencer l'expérience d'un **Tống Cốc**, elle prend le parti de se retirer dans sa « *tour d'ivoire* » et de chercher dans la poésie le moyen d'épancher les émotions frémissantes de son cœur.

Dès lors, à travers le réalisme parfois brutal de ses descriptions, elle fait sentir son ironie cinglante aux hommes et aux choses. Il y a dans les effusions lyriques de cette âme blasée une note de sincérité et de pathétique qui la rapproche par moment de l'esprit gaulois d'un **Marot** et du génie fantaisiste d'un **Musset**.



Le cas de **Hồ-xuân-Hương** n'est pas si complexe, si abstrait, que ne pensent des lecteurs superficiels ou des critiques impressionnistes. Les pensées les plus secrètes, les intentions les plus cachées sont celles qui frappent d'abord leur esprit. Ils voient les choses les plus simples sous un angle singulier, qui en modifie l'aspect et en déforme la perspective. Là où ils veulent découvrir l'immoralité, il n'y a au fond que le facile épanouissement d'une individualité, la libre manifestation d'un tempérament qui étoufferait dans le cadre étroit des traditions poétiques.

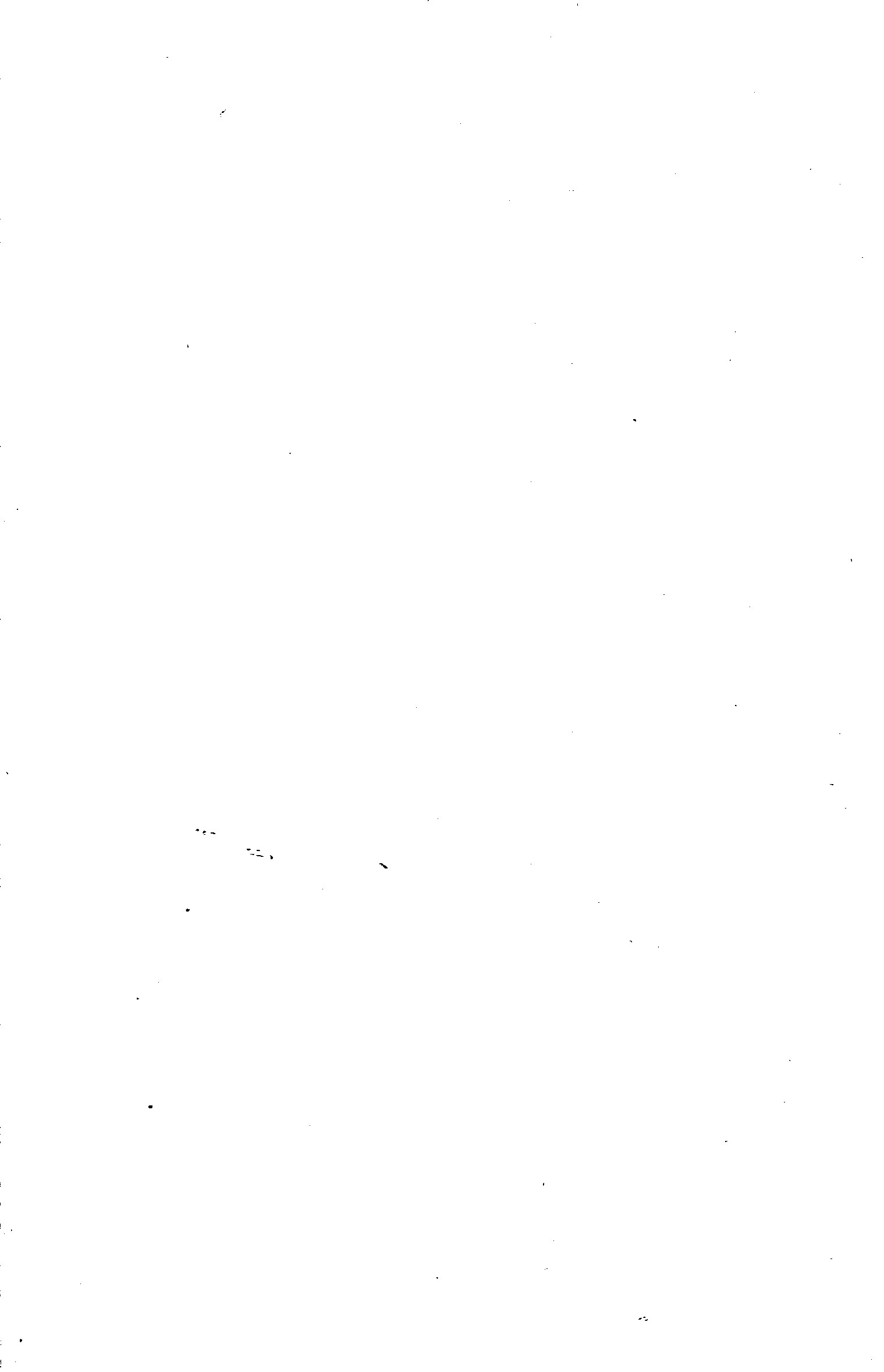
C'est pour cette raison que notre poétesse fait figure de novatrice quelque peu hardie. Loin d'étaler son érudition sous un fatras de réminiscences

livresques, elle crie sa passion en l'analysant avec une crudité parfois inquiète, en la peignant dans toute sa superbe nudité. Son œuvre demeure l'écho direct de ses émotions.

En outre, son indépendance jointe à la conscience de ses possibilités lui permet de garder son exquise spontanéité, son humeur primesautière et son tour légèrement grivois.

Cela suffit pour donner à la poésie de **Hồ-xuân-Hương** une richesse de tons, une liberté d'allure et une intensité de sentiment, qu'on a beau chercher dans les grands poètes nationaux.

Pour s'être affranchie du moule rigide des lettres chinoises, elle s'est donnée la personnalité la plus ardente et la plus originale qui soit dans la littérature du **Việt-Nam**.



SU'ONG NGUYET-ANH



SU'O'NG NGUYỆT-ANH

Les belles lettres du **Việt-Nam** ont été illustrées par quelques poétesses de talent comme **Đoàn-thị-Điễm**, auteur présumé de la magistrale traduction du « *Chinh-Phụ Ngâm* » (Complainte de la femme d'un guerrier), **Hồ-xuân-Hương** aux vers chargés d'images troublantes et **Bà Huyện Thanh-Quan** à la sensibilité rêveuse.

Dans le monde poétique, le **Sud-Việt-Nam** avait également son étoile de première grandeur. Ce fut **Sương Nguyệt-Anh** (la veuve **Nguyệt-Anh**), surnommée à juste titre la « **Bà Huyện Thanh-Quan** » du Sud, à cause de la noblesse de sa pensée et de l'élégance de ses vers.

De son vrai nom **Nguyễn-thị-Khuê** ou mieux **Nguyễn-thị-Ngọc-Khuê**, cette femme de lettres était la fille de l'illustre poète aveugle **Nguyễn-dình-Chiêu** surnommé **Đỗ Chiêu** (Maître Chiêu), auteur du poème populaire « *Lục-Vân-Tiên* ».

Elle naquit le vingt-quatrième jour du douzième mois de l'année Qui-Hợi (1863), au village d'An-Bình-Đông (actuellement An-Đức, dans la circonscription de Ba-Tri, de la province de Bến-Tre), où son père était venu chercher un refuge.

Elle vit le jour, au moment où le **Việt-Nam** était en guerre avec la France. Dès son enfance, elle fut témoin des ruines et des calamités qui désolèrent sa patrie. Cette vision de sang et de feu produisit sur sa jeune âme une impression d'horreur qui, en la durcissant, ne faisait qu'hâter sa précocité intellectuelle.

Elle fut initiée par son savant père à toutes les beautés des lettres chinoises. Grâce à son intelligence ouverte, elle prit vite goût à l'étude et excella bientôt dans les *câu đối* (sentences parallèles) et dans les vers en caractères chinois comme en *chữ nôm* (caractères démotiques).

Dans la suite, elle composa un grand nombre de poèmes selon le mètre « *thất ngôn bát cú* » (huitains en vers de sept syllabes), aussi remarquables par la pureté de l'inspiration que par l'harmonie du style.

On lui attribue aussi la traduction en *chữ nôm*, selon le mètre « *lục bát* » (alternance d'un vers de six pieds avec un vers de huit pieds), d'un roman historique chinois « *Yên-Sơn Ngoại-Sử* ».

Sur ces entrefaites, son vieux père, miné par une longue maladie, mourut en l'année 1888, avant d'avoir assisté au plein épanouissement du talent poétique de sa fille et de l'avoir vue fonder un foyer.

Déjà les habitants de Ba-Tri connurent et admirèrent la grande renommée de **Sương Nguyệt-Anh** qui savait joindre à la grâce de sa personne un caractère plein de douceur, d'affabilité et de modestie.

Loin d'être déformée comme les Précieuses du XVII^e siècle aux mœurs artificielles et au langage alambiqué, notre poétesse gardait en toute rencontre son naturel et sa simplicité. On ne l'entendait jamais faire étalage de son érudition ni vanter les trésors de son esprit.

Charmé par tant de qualités et de vertus, un *tri-phủ* (préfet) éprouva pour elle une passion si violente qu'il voulut la demander en mariage. Mais, irrité par le refus de la jeune fille, il chercha à se venger.

Ainsi il ne se passait pas de semaine où ce mandarin ne fit mander dans son prétoire **Nguyễn-**

đinh-Chúc, surnommé **Ba Sàng**, frère aîné de la poétesse, pour lui poser toutes sortes de questions indiscretes.

Pour fuir ces tracasseries, **Sương Nguyệt-Anh** résolut d'abandonner son hameau natal encore plein de souvenirs paternels. Elle s'établit d'abord avec son frère à **Cái-Nước**, dans la province de **Mỹ-Tho**. De nouveau poursuivie par la rancune du préfet, elle vint demander l'hospitalité d'un ami de son père, le lettré **Trương-văn-Mân**, docteur en caractères chinois, à **Rạch-Miêu**, dans le village de **Thạch-Hồ** (province de **Mỹ-Tho**).

C'est dans cette dernière localité qu'elle épousa le *phó tổng* (sous-chef de canton) **Nguyễn công-Tinh**, dont le père exerçait la fonction de *tri huyện* (sous-préfet).

De nombreuses années s'écoulèrent, durant lesquelles le couple vivait uni dans un bonheur inaltérable; il ne lui manquait qu'un enfant pour centupler la joie de la famille.

Sương Nguyệt-Anh ne désespéra point: elle faisait de fréquents pèlerinages dans les temples les plus renommés pour implorer la bonté des dieux. Sa prière fut exaucée, car peu de temps après elle mit au monde une fille, la seule, véritable bénédiction du ciel pour les vertueux parents.

Mais de cruelles épreuves devaient assombrir

l'existence de la poétesse. A peine son enfant eut-elle atteint l'âge de trois ans qu'elle perdit brutalement son mari. Plus tard, elle paya une nouvelle rançon à la mort, en conduisant sa fille bien-aimée à sa dernière demeure.

Pleurer un père, puis un époux, puis une fille, c'en fut trop pour un cœur de femme. Il est d'expérience que les peines morales ébranlent plus vite la santé que toutes les privations du corps.

Dépourvue de tout soutien, **Sương Nguyệt-Anh** ne tarda point à être aux prises avec les nécessités de la vie quotidienne. Ses modiques ressources s'étant vite épuisées, elle dut se rendre à Saigon pour chercher à vivre de sa plume. Elle n'hésita point à apporter sa collaboration au journal « **Nữ-Giới-Chung** » (La Cloche des femmes) qui, grâce à ce précieux concours, connut un regain de notoriété et de succès.

Une personne déjà si éprouvée ne s'attela point à une telle besogne sans ressentir à la longue une fatigue générale dont les suites étaient funestes.

Elle sentit un jour qu'elle allait être frappée de la même infirmité que celle de son vénéré père : elle commençait par souffrir atrocement d'un œil. Avertie par les médecins, elle dut renoncer à son métier de journaliste et se retira chez son frère, **Nguyễn - đình - Chiêm**, dernier enfant de **Đỗ Chiêu**.

Bientôt les meilleurs soins du monde ne purent enrayer les progrès de la terrible maladie qui gagnait sournoisement l'autre œil sain. Devenue presque aveugle, la poétesse exhala le dernier soupir le douzième jour du douzième mois de l'année Canh-Thân (4 Janvier 1921), à l'âge de cinquante-huit ans.

Le voyageur qui se rend au village de Mỹ-Nhon, dans la province de Bến-Tre, peut voir encore au bord de la route, à proximité du marché de Ba-Mỹ, une tombe solitaire entourée d'une ceinture de bambous au mélancolique bruissement. C'est là que repose du sommeil du trépas la plus grande poétesse qu'ait enfantée la terre du **Sud-Việt-Nam**.



L'œuvre de **Sương Nguyệt-Anh** est assez importante, mais elle n'est pas totalement livrée au public, par suite de l'ignorance de certains héritiers qui veulent la garder jalousement, comme un legs de famille.

Du moins, les quelques poèmes qui ont paru dans le « *Nữ-Gioi-Chung* », semblent le mieux

représenter le talent et la tournure d'esprit de la poétesse. En voici les plus caractéristiques.

Belle et cultivée, la jeune veuve eut beaucoup de soupirants parmi lesquels on cite un *tri-phủ* (préfet), fort désireux de cueillir une si charmante fleur. Un beau matin, elle reçut ce poème plein de galanterie légère et de mauvais goût, dans lequel l'auteur joue sur le mot **Nguyệt** qui désigne à la fois en poésie la Lune et le pseudonyme de la poétesse :

Phải gần với Nguyệt lúc lưng voi,
Đặng hỏi Hằng Nga nỗi sự đời.
Ở hạ mây mưa còn kém sắc,
Về thu non nước tỏ cùng nơi.
Hãy trông Du Lượng xây lầu rước,
Hoặc đợi Thanh-Liên cất chén vơi.
Vóc ngọc há sòn cơn gió bụi,
Tài tình rõ mặt khá đua chơi.

*Si je pouvais être admis auprès de la Lune à son déclin,
J'interrogerais la déesse Hằng-Nga sur les choses de la
vie.*

*En été, sa beauté est ternie par les nuages et la pluie ;
En automne, elle répand sa clarté partout sur les
montagnes et les eaux.*

*Attend-elle que Châu-Du et Gia-Cát-Lượng la reçoivent
dans un palais élevé en son honneur ?*

*Attend-elle que Thanh-Liên (Lý-Thái-Bạch) lui porte
un toast ?*

Bientôt les meilleurs soins du monde ne purent enrayer les progrès de la terrible maladie qui gagnait sournoisement l'autre œil sain. Devenue presque aveugle, la poétesse exhala le dernier soupir le douzième jour du douzième mois de l'année Canh-Thân (4 Janvier 1921), à l'âge de cinquante-huit ans.

Le voyageur qui se rend au village de Mỹ-Nhơn, dans la province de Bến-Tre, peut voir encore au bord de la route, à proximité du marché de Ba-Mỹ, une tombe solitaire entourée d'une ceinture de bambous au mélancolique bruissement. C'est là que repose du sommeil du trépas la plus grande poétesse qu'ait enfantée la terre du **Sud-Việt-Nam**.

★
★ ★

L'œuvre de **Sương Nguyệt-Anh** est assez importante, mais elle n'est pas totalement livrée au public, par suite de l'ignorance de certains héritiers qui veulent la garder jalousement, comme un legs de famille.

Du moins, les quelques poèmes qui ont paru dans le « *Nữ-Gioi-Chung* », semblent le mieux

représenter le talent et la tournure d'esprit de la poétesse. En voici les plus caractéristiques.

Belle et cultivée, la jeune veuve eut beaucoup de soupirants parmi lesquels on cite un *tri-phủ* (préfet), fort désireux de cueillir une si charmante fleur. Un beau matin, elle reçut ce poème plein de galanterie légère et de mauvais goût, dans lequel l'auteur joue sur le mot **Nguyệt** qui désigne à la fois en poésie la Lune et le pseudonyme de la poétesse :

Phải gần với Nguyệt lúc lung vờ,
Đặng hỏi Hằng Nga nỗi sự đời.
Ở hạ mây mưa còn kém sắc,
Về thu non nước tỏ cùng nơi.
Hãy trông Du Lượng xây lầu rước,
Hoặc đợi Thanh-Liên cắt chén vờ.
Vóc ngọc há sòn cơn gió bụi,
Tài tình rõ mặt khá đua chơi.

*Si je pouvais être admis auprès de la Lune à son déclin,
J'interrogerais la déesse Hằng-Nga sur les choses de la
vie.*

*En été, sa beauté est ternie par les nuages et la pluie ;
En automne, elle répand sa clarté partout sur les
montagnes et les eaux.*

*Attend-elle que Châu-Du et Gia-Cát-Lượng la reçoivent
dans un palais élevé en son honneur ?*

*Attend-elle que Thanh-Liên (Lý-Thái-Bạch) lui porte
un toast ?*

*Son corps de jade ne se souille pas au contact des
tourbillons de poussière ;*

*Pleine de talent, elle peut briller dans toutes les
compétitions.*

Une telle impudence, loin de l'effaroucher, attira
cette riposte cinglante qui devait couper court à
toute nouvelle tentative de flirt :

Đường xa vôi vôi dậm vôi vôi :
Nghĩ nổi mày xanh ngán sự đời.
Biển ái sông ân còn lắm lúc,
Mây ngàn bạc nội biết là nơi ?
Một giây oan trái rồi vay trả,
Mấy cuộc tang thương há đời đời !
Chước quỷ mưu thần âu những kẻ,
Gặp cơn nguy hiểm khó đũa bơi !

*La route aux stades infinis s'allonge à perte de vue ;
Combien la vie me dégoûte, quand je songe aux choses
de la jeunesse !*

*Il y a bien des occasions pour un amour aussi immense
que les mers et les fleuves :*

*Semblable aux nuages flottant au-dessus des monts
et aux grues errant dans la plaine, je ne sais où
je vais.*

*Quand on a contracté malgré soi une dette antérieure,
on doit la payer ;*

Mais je ne varie pas malgré les vicissitudes de la vie.

Il est certain que ceux qui préparent des stratagèmes dignes du démon,

Ne se tireront pas facilement des mauvais pas.

A sa place, la fameuse **HỒ-xuân-Hương** eût senti sa verve s'émoustiller et renchérit de plus belle sur un thème si engageant comme elle l'avait fait jadis avec son amant **Chiêu-Hồ**. Mais **Sương Nguyệt-Anh** avait trop de pudeur et de dignité pour se laisser prendre à ce vilain jeu de libertin.

Avec les hommes qui savaient garder leur rang, elle fit preuve d'une exquise courtoisie. Au *kinh-lich* (premier secrétaire d'un juge) Trần-khải-Sơ appelé à un nouveau poste à Sadéc, elle adressa ce touchant adieu, inspiré par une noble amitié :

Ngàn xưa dễ mấy hội tao hùng?
Sadéc nay thầy tách cõi đông.
Phong cảnh mặc dầu chia đất khác,
Nắng mưa đâu cũng đội trời chung.
Quê người tạm gởi nhành dương liễu,
Đường hoạn xin tròn phận kiếm cung.
Cái tác râu mày thi phải vậy,
Nặng bằng non Thái nhẹ bằng lông.

De tout temps il n'est pas facile d'avoir une rencontre heureuse.

*Pour vous rendre à Sadec, vous allez quitter la région
de l'Orient ;*

Bien qu'on vive séparé en des pays différents,

*On s'expose aux mêmes intempéries sous les mêmes
cieux.*

*Pour votre départ, je vous offre une branche de saule
en signe d'adieu ;*

*Dans votre carrière de mandarin, tâchez de remplir
parfaitement votre devoir de fonctionnaire.*

*Votre dignité d'homme vous impose certaines
obligations,*

*Lourdes comme la montagne Tháí, et pourtant légères
comme une plume.*

Durant tout le temps de son veuvage, elle sentit un appel intérieur, une attirance mystérieuse vers la vie de renoncement et de prière dans la retraite des monastères bouddhiques.

Dans un poème dédié à une bonzesse, elle décrit un paysage crépusculaire où la paix du jour déclinant faisait monter dans son âme attendrie, avec le dégoût des choses d'ici-bas, la rêverie religieuse devant la nature et la nostalgie de l'infini :

Vắng vỏi xa gần tiếng pháp chung,

Tình đời ảm lạnh dễ nguôi lòng.

Am thanh thăm thẳm trần ai lặng,

Các tịnh lâu lâu ngọc giá trong.

Cánh cửa từ bi nương phận bạc,
Mảnh gương tế độ nhuộm màu hồng.
Trời tây biên khổ xem ngao ngán,
Tĩnh giác hoàng lương nguyệt nửa vòng.

*Dans la solitude retentit le son de la cloche bouddhique
tantôt fort, tantôt faible ;*

*Pourtant il est incapable d'apaiser mon cœur dégoûté
des vicissitudes de la terre.*

*Dans le sanctuaire silencieux vient expirer l'écho
lointain du monde ;*

*Dans un pavillon pur brille une perle d'une blancheur
immaculée ;*

*Dans le havre de la miséricorde j'abrite ma destinée
malheureuse ;*

*Le miroir de la rédemption réfléchit l'image rose
d'une femme.*

*Placée entre le séjour des bienheureux et l'océan de
la vie, je sens en moi une profonde amertume ;*

*Je viens de sortir de mon songe et voilà que la lune a
déjà parcouru la moitié de son orbe.*

D'ailleurs n'avait-elle pas écrit à quelqu'un ce vers qui exprimait son ardent désir de s'enfermer dans un couvent bouddhique, pour oublier les tribulations de la terre ?

Chẳng phải ni cô cũng đạo cô.

*Si je ne me fais pas bonzesse, du moins j'observerai les
devoirs d'une bonzesse.*

Guidée par sa dévotion, elle visita un jour la célèbre pagode *Điện-Bà* sur la montagne Bà-Đen, à Tây-Ninh. Au milieu de la nature sauvage où s'emmêlent rochers, cascades et forêts, elle donna libre cours à son inspiration. Assise à l'ombre d'un abricotier en fleur, elle improvisa cette pièce de vers regardée comme l'une de ses meilleures compositions :

Non linh đất phước trở hoa thần,
Riêng chiếm vườn hồng một cảnh xuân.
Tuyết đượm nhành tiên in sắc trắng,
Sương sa bóng nguyệt ánh màu ngân.
Mây lành gió tạnh nường hơi chính,
Vóc ngọc mình băng bật khói trần.
Sắc nước hương trời nên cảm mến,
Non linh đất phước trở hoa thần.

Sur la montagne sacrée, la terre bénie produit une fleur divine ;

Un jardin couvert de fleurs roses occupe une place à part dans un paysage printanier.

Les flocons de la brume couvrent les branches de ce bel arbuste d'une teinte blanche ;

A travers les gouttelettes de la rosée qui tombe, la clarté de la lune prend des reflets d'argent ;

Les nuages propices et les vents apaisés répandent une atmosphère de sainteté ;

Un corps beau comme le jade et pur comme la neige

n'a plus rien de commun avec les impuretés du monde ;

De cette grande beauté je suis vivement éprise.

Sur la montagne sacrée, la terre bénie produit une fleur divine.

Sa tendre sensibilité qu'affinent davantage les épreuves de la vie, s'épanche volontiers en effusions pathétiques. Son âme s'émeut facilement à la vue des souffrances d'autrui.

Une fois, au cours de la guerre 1914-1918, elle assista à l'embarquement des tirailleurs vietnamiens envoyés en France. Elle ne put retenir son émotion, en pensant aux malheureuses épouses demeurées seules au foyer. Par un courant de compassion instinctive, elle fut prise d'une profonde tristesse et laissa son cœur parler dans cette élégie plaintive, écrite en caractères chinois :

Đình thảo thành sào liễu hựu ti.


Chinh phụ hà nhật thị qui kỳ ?

Bán liềm tàn nguyệt thương tâm dạ ;

Nhất trâm đề quyên lạc lệ thì.

Tái bắc vân trường cô nhạn ảnh ;

Giang nam xuân tận lão nga mi ;

Tác lai ký  tương tư mộng ;

Tằng đáo quân biên tri bất tri ?

Guidée par sa dévotion, elle visita un jour la célèbre pagode *Điện-Bà* sur la montagne *Bà-Đen*, à *Tây-Ninh*. Au milieu de la nature sauvage où s'emmêlent rochers, cascades et forêts, elle donna libre cours à son inspiration. Assise à l'ombre d'un abricotier en fleur, elle improvisa cette pièce de vers regardée comme l'une de ses meilleures compositions :

Non linh đất phước trở hoa thần,
Riêng chiếm vườn hồng một cảnh xuân.
Tuyết đượm nhành tiên in sắc trắng,
Sương sa bóng nguyệt ánh màu ngân.
Mây lành gió tạnh nường hơi chính,
Vóc ngọc minh băng bật khói trần.
Sắc nước hương trời nên cảm mến,
Non linh đất phước trở hoa thần.

Sur la montagne sacrée, la terre bénie produit une fleur divine ;

Un jardin couvert de fleurs roses occupe une place à part dans un paysage printanier.

Les flocons de la brume couvrent les branches de ce bel arbuste d'une teinte blanche ;

A travers les gouttelettes de la rosée qui tombe, la clarté de la lune prend des reflets d'argent ;

Les nuages propices et les vents apaisés répandent une atmosphère de sainteté ;

Un corps beau comme le jade et pur comme la neige

n'a plus rien de commun avec les impuretés du monde ;

De cette grande beauté je suis vivement éprise.

Sur la montagne sacrée, la terre bénie produit une fleur divine.

Sa tendre sensibilité qu'affinent davantage les épreuves de la vie, s'épanche volontiers en effusions pathétiques. Son âme s'émeut facilement à la vue des souffrances d'autrui.

Une fois, au cours de la guerre 1914-1918, elle assista à l'embarquement des tirailleurs vietnamiens envoyés en France. Elle ne put retenir son émotion, en pensant aux malheureuses épouses demeurées seules au foyer. Par un courant de compassion instinctive, elle fut prise d'une profonde tristesse et laissa son cœur parler dans cette élégie plaintive, écrite en caractères chinois :

Đình thảo thành sào liễu hựu ti.


Chinh phụ hà nhật thị qui kỳ ?

Bán liềm tàn nguyệt thương tâm dạ ;

Nhất trâm đề quyên lạc lệ thi.

Tái bắc vân trường cô nhận ảnh ;

Giang nam xuân tận lão nga mi ;

Tác lai kỹ  tương tư mộng ;

Tằng đáo quân biên tri bất tri ?

Plus tard, son frère **Nguyễn - đình - Chiêm**, reconnaissant la valeur littéraire d'un tel poème, le traduisit dans la langue nationale :

Cỏ rạp sân thềm liễu rủ hoa.
Chàng đi bao thuở lại quê nhà ?
Nửa rèm trắng xé lòng ngao ngán,
Chiếc gối quyên gào lụy nhỏ sa.
Ái bắc mây giăng che bóng nhạt ;
Vườn xuân nắng tạc ủ mây nga.
Nhớ nhau mấy lúc chiêm bao thấy ;
Ngàn dặm lang quân hiết chẳng là ?

L'herbe est couchée sur la cour ; les saules penchent leurs fleurs sur le seuil de la maison.

Cher époux, pour combien de temps quittez-vous la terre natale ?

Devant le store baissé à demi, les rayons de la lune au déclin me font mal au cœur ;

La tête sur le coussin, je verse d'abondantes larmes en entendant crier le râle d'eau.

Sur les cols du Nord, les nuages en s'étirant voilent la silhouette des oies sauvages ;

Dans le jardin printanier, une brûlante réverbération me fait froncer les sourcils.

En pensant souvent l'un à l'autre, on se voit en songe ;

O mon cher époux, vous qui êtes si loin là-bas, me comprenez-vous ?

Formée à l'image de son père qui était de son

vivant toujours animé du plus pur patriotisme, **Sương Nguyệt-Anh** gardait un attachement invincible aux traditions des ancêtres. Tout ce qui a trait à son pays, aux dynasties régnantes, aux hauts faits de l'histoire nationale, ne la laissait jamais indifférente.

A l'occasion d'une réception officielle donnée à Saigon en l'honneur du roi Thành-Thái, elle sentit dans son cœur de patriote un vif regret du passé, qu'elle laissait échapper dans ces vers marqués par un ton de reproche discret empreint d'une subtile ironie :

Ngàn thu may gặp hội minh lang,
Thiên hạ ngày nay chí mở mang.
Tấc đất ngọn rau tràn dưới mắt,
Đai cơm bầu nước chật ven đàng.
Vui lòng thánh đế trên xe ngựa,
Xót dạ thần dân chốn lửa than.
Nước mắt cô cùng trời đất biết,
Biển dâu một cuộc nghĩ mà thương!

*Après bien des années, on reçoit enfin la visite royale.
Les hommes d'aujourd'hui ont l'esprit évolué ;
Chaque lopin de terre se couvre péniblement de cultures
s'étendant sous les yeux du roi ;
Accouru de loin avec leurs provisions de voyage, le
peuple se pousse sur les deux côtés de la route.
Sur son carrosse, l'auguste Empereur est satisfait.*

Mais ses sujets gémissent dans la misère.

*Les larmes des malheureux sont seules connues du
Ciel et de la Terre ;*

J'ai mal au cœur en pensant à tant de vicissitudes.

Horreur de la frivolité, hymne de l'amitié, attrait de la solitude monastique, amour de la nature vierge, sympathie secrète pour les souffrances humaines, souvenir attristé des temps révolus, tels sont les reflets de son idéal. Ce n'est point un simple jeu de l'esprit, mais bien l'expression directe de ses émotions, fruit d'une douloureuse expérience de la vie.

Par suite de cette gravité de pensée que lui confèrent ses malheurs privés, sa poésie n'a point cette allure dégagée, libre et vaporeuse d'une **Bà Huyên Thanh-Quan**. Par contre, elle a une densité de forme et une plénitude d'idées, qui révèlent une rare maturité de jugement et une inspiration élevée et constamment soutenue.

★
★ ★

Ces quelques poèmes, dont l'inspiration est puisée dans les événements de la vie, suffisent pour mettre en valeur le don poétique de **Sưông**

Nguyệt-Anh, mélange exquis d'esprit, de sensibilité, de désenchantement et de talent descriptif.

A. — La poétesse du **Sud-Việt-Nam** a certes de l'esprit, qui se traduit par des traits caustiques marqués par une ironie maligne. Elle l'exerce contre les galantins toujours prêts à flagorner les belles femmes pour ruiner leur vertu :

Chước quỷ mưu thần âu những kẻ,
Gặp cơn nguy hiểm khó đua bơi!

*Il est certain que ceux qui préparent des stratagèmes
dignes du démon,
Ne se tireront pas facilement des mauvais pas.*

Devant les inégalités choquantes de la vie, elle le laisse fuser moins comme un cri de protestation contre la société que comme un signe de profonde compassion :

Vui lòng thánh đế trên xe ngựa ;
Xót dạ thần dân chốn lửa than.
Nước mắt cô cùng trời đất biết...

*Sur son carrosse, l'auguste Empereur est satisfait ;
Mais ses sujets gémissent dans la misère.
Les larmes des malheureux sont seules connues du Ciel
et de la Terre...*

Son esprit a de beaux jaillissements, bien qu'il n'ait point cette légèreté de ton et cette hardiesse d'images d'une **Hồ-xuân-Hương**.

B.— Cette âme pleine de droiture et de bon sens a un immense fonds de délicatesse qui ne la rend jamais étrangère à tout ce qu'il y a d'humain.

A un ami qui s'en va au loin, elle sait adresser des paroles de réconfort et de sympathie :

Quê người tạm gởi nhánh dương liễu,
Đường hoạn xin tròn phận kiếm cung...

*Pour votre départ, je vous offre une branche de saule
en signe d'adieu ;*

*Dans votre carrière de mandarin, tâchez de remplir
parfaitement votre devoir de fonctionnaire...*

En voyant les femmes séparées de leurs maris, elle ne peut retenir dans son cœur un frémissement de pitié, comme si elle éprouvait réellement la douleur de ces épouses éplorées :

Nhớ nhau mấy lúc chiêm bao thấy,
Ngàn dặm lang quân biết chẳng là ?

*En pensant souvent l'un à l'autre, on se voit en songe ;
O mon cher époux, vous qui êtes si loin là-bas, me
comprenez-vous ?*

Cette sincérité du sentiment est le propre d'une âme débordante de générosité naturelle et de largeur d'idées, qui donnent aux vers de **Sương Nguyệt-Anh** une haute portée morale.

C. — Par tempérament, la poétesse semble se préoccuper des graves problèmes qui agitent l'humanité. Cette pensée attristante jointe à l'expérience précoce de la vie lui communique un indéfinissable dégoût du monde, presque voisin de ce fameux « *vague des passions* » dont furent atteints les grands Romantiques français.

Nghĩ nãi màỵ xanh ngán sự đời...

Mây ngàn hạc nội biết là nơi?

Combien la vie me dégoûte, quand je songe aux choses de la jeunesse!...

Semblable aux nuages flottant au-dessus des monts et aux grues errant dans la plaine, je ne sais où je vais...

Cette désespérance lui inspire l'éloignement du monde et le désir de s'enfermer dans un monastère bouddhique. Mais la solitude religieuse ne peut chasser cette étrange anxiété qu'elle traîne partout comme un poids douloureux :

Tình đời ảm lạnh dễ nguôi lòng...

Cánh cửa từ bi nương phận bạc...

Trời tây biển khổ xem ngao ngán...

*Pourtant cela est incapable d'apaiser mon cœur dégoûté
des vicissitudes de la terre...*

*Dans le havre de la miséricorde j'abrite ma destinée
mâlheureuse...*

*Placée entre le séjour des bienheureux et l'océan de la
vie, je sens en moi une profonde amertume...*

Dans ce vide affreux de son cœur, elle ne peut trouver rien qui soit capable de la réjouir. Tout l'opprime, tout lui pèse; le paysage lunaire et le chant d'un oiseau la laissent tout à fait indifférente :

*Nhà rèm trãng xé lòng ngáo ngán,
Chiếc gối quyên gào lụy nhỏ sa...*

*Devant le store baissé à demi, les rayons de la lune au
déclin me font mal au cœur;*

*La tête sur le coussin, je verse d'abondantes larmes en
entendant crier le râle d'eau...*

Telle est cette âme blessée par la vie. Dominée peut-être par une faculté de perception d'une rare acuité, elle s'émeut vite devant les réalités parfois brutales. D'où ce penchant à la mélancolie qui révèle chez elle un idéal très élevé, mais insatisfait.

Loin de se complaire dans son désenchantement par des lamentations stériles, la poétesse, grâce à

son amour de la méditation, sait se ressaisir et envisager les choses non à travers le prisme de ses rêves, mais conformément aux circonstances.

D. — Si Bà Huyện Thanh - Quan se plaît à esquisser des tableaux pittoresques de la nature, **Sương Nguyệt-Anh**, elle aussi, peint les objets qui l'entourent, mais comme en passant, comme un prétexte pour donner libre cours à ses réflexions métaphysiques.

C'est là la caractéristique de son talent descriptif qui repose sur le choix de détails faisant relief et suggestion :

Cỏ rạp sân thêm liễu rủ hoa...

Ái bắc mây giăng che bóng nhạn...

L'herbe est couchée sur la cour ; les saules penchent leurs fleurs sur le seuil de la maison...

Sur les cols du Nord, les nuages en s'étirant voilent la silhouette des oies sauvages...

Voici une fresque où la netteté des lignes et la fraîcheur du coloris dénotent un sens d'observation digne d'un Parnassien :

Riêng chiếm vườn hồng một cảnh xuân,

Tuyết đượm nhành tiên in sắc trắng ;

Sương sa bóng nguyệt ánh màu ngân...

Un jardin couvert de fleurs roses occupe une place à part dans un paysage printanier ;

Les flocons de la brume couvrent les branches de ce bel arbuste d'une teinte blanche ;

A travers les gouttelettes de la rosée qui tombe, la clarté de la lune prend des reflets d'argent...

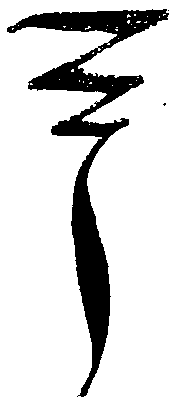
A défaut de fécondité et d'éclat, l'imagination de la poétesse a une sobriété qui peint avec force. Ses descriptions, sans être brillantes, donnent toujours l'impression de la finesse et de la fidélité, car elle sait tirer d'objets gracieux des comparaisons d'un charme touchant.

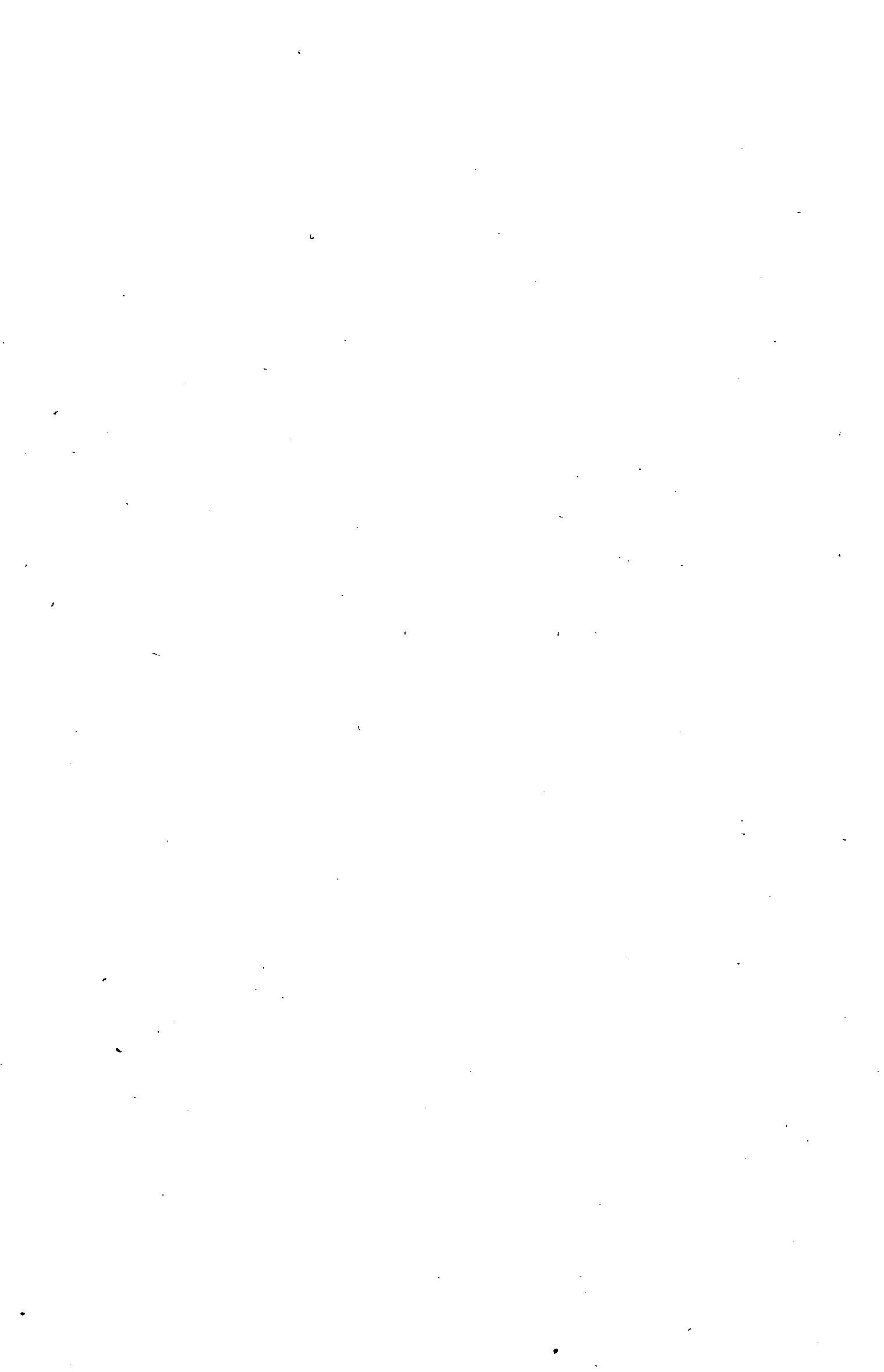
★
★ ★

On a beau relever dans les vers de **Sương Nguyệt-Anh** l'affectation du style ou le raffinement des idées ; tout coule avec un naturel et une simplicité qui rehaussent davantage la sincérité de l'émotion.

Pourtant cette poésie a quelque chose de monotone et de languissant. Cela provient sans doute de la trop grande prédominance des idées graves sur les images sensibles.

Faut-il ajouter que la poétesse, en écrivant avec son cœur plutôt qu'avec les vains artifices de la rhétorique, a précisément trouvé la note juste pour toucher et plaire ?





CONCLUSION

Si le lyrisme peut être défini : l'expression poétique et rythmée du sentiment personnel, les quatre grandes poétesses du **Viêt-Nam** sont de véritables lyriques. N'ont-elles pas communiqué à leurs vers une émotion qui devient tour à tour gracieuse, éclatante ou grave ?

Elles ont traduit, dans leurs œuvres, toute la gamme des sentiments humains : la langueur de la tristesse, les transports de la joie, le recroquevillement de l'angoisse, la tranquillité de l'espoir...

En un mot, elles ont toujours su, dans un genre ou dans un autre, garder le cachet de leur riche

personnalité et en tirer des notes suaves et mélancoliques, un accent profond et pathétique, des aspirations spontanées vers leur idéal. Chacune à sa manière, elles redisent ce frisson divin qui met en branle les fibres de leur cœur.

Le lyrisme qui les anime, prend différents aspects : il est élégiaque avec **Đoàn-thị-Điễm** riche de goût artistique et de tendre amour du foyer; réaliste avec **Hồ-xuân-Hương** armée de sa robuste santé, de son âpre bon sens et de son franc-parler; mystique avec **Bà Huyện Thanh-Quan** pleine de sa dignité de grande dame de la haute aristocratie, de son imagination délicate et de sa fine sensibilité; philosophique avec **Sương Nguyệt-Anh** remarquable par sa gravité d'esprit, son sens des réalités et son penchant à la méditation.

Toutes les quatre ont extériorisé leur « moi » intime, qui tantôt pleure sa destinée, tantôt met à nu les secrets replis de son cœur, tantôt berce la nostalgie du souvenir, tantôt se renferme dans son rêve intérieur.

Pourtant elles n'ont dit rien d'extraordinaire. La plupart du temps, elles se contentent de laisser parler leur cœur avec ses regrets, ses tristesses, ses espoirs, ses inquiétudes, ses illusions.

Mais elles ont su exprimer ce flot d'émotions avec une spontanéité, une grâce, un naturel et même

une candeur propres au tempérament féminin. Tout bien considéré, ce ne sont point là leurs moindres mérites.

Or dire sans contrainte ni affectation tout ce qu'on pense et tout ce qu'on sent, n'est-ce pas de la pure littérature, dépouillée du bric-à-brac des réminiscences des auteurs classiques ?

Il était longtemps admis, même bien après l'heureuse initiative de l'illustre poète **Hàn-Thuyên** (1) (XIII^e siècle), que les caractères chinois (*chữ nho*) étaient l'unique moyen d'expression capable de traduire la pensée artistique et par conséquent de produire avec toute la perfection technique requise les œuvres de l'esprit.

Les lettrés, assujettis eux-mêmes aux disciplines les plus rigoureuses des concours du mandarinat, étaient si pénétrés de ce préjugé sans fondement, qu'ils tenaient dans le plus grand mépris tous les ouvrages composés en caractères démotiques (*chữ nôm*) autrement dits l'idiome populaire transcrit jadis à l'aide du système d'idéogrammes chinois, remplacé de nos jours par les lettres de l'alphabet romain. D'où ce dicton ironique et combien injuste : « *Nôm na là cha mách qué* », ce qui veut dire : la littérature vulgaire est sujette à caution.

(1) Hân-Thuyên vivait sous la dynastie de Trần-Nhân-Tôn (1278-1293). Le premier, il eut l'idée d'employer la langue courante ou *chữ nôm* (caractères démotiques) pour écrire des poésies (*thi*) et de compositions en prose rythmée (*phú*). D'où la naissance d'un genre nouveau appelé *Hân-luật*, propre au génie poétique du Việt-Nam.

Il en résulte que les belles-lettres anciennes étaient strictement réservées à une certaine classe de la société du **Viêt-Nam**. Elles s'adressaient pour ainsi dire à une sorte d'aristocratie intellectuelle, à un Cénacle hermétiquement fermé au profane, de façon qu'au lieu d'être un moyen de culture, elles tendaient pour un petit groupe d'initiés à servir de jeu où l'esprit se livre à tous les raffinements d'une inextricable rhétorique.

Comme on le voit, cela tient plus à de l'acrobatie qu'à la formation rationnelle de l'intelligence, qui est le but primordial des humanités gréco-latines.

Point d'idée originale, point de sentiment personnel, point de style propre. Tout devait être pensé à travers certains livres classiques et exprimé selon la manière de certains auteurs en vogue. Plus un poète s'évertuait à rester inintelligible à l'instar des Symbolistes français et semait ses écrits d'allusions mythologiques et de citations habilement découpées, plus il se faisait passer pour un écrivain de talent.

Et il se trouvait malheureusement un public esclave de la routine et d'un snobisme béat pour s'extasier devant ces élucubrations d'un goût détestable.

Il y avait là une fâcheuse conception de l'art qui tyrannisait pendant longtemps l'inspiration, faussait à la longue le sentiment du beau et favorisait

l'amour du cliché au détriment du naturel et de la vérité.

Dans le même ordre d'idées, il est regrettable de constater que tant de grands poètes nationaux ont cru bien faire d'asservir leur propre génie à la pensée et à l'art de la vieille Chine.

La plupart de leurs œuvres de longue haleine; comme les *ngâm* ou poèmes élégiaques et les *truyện* ou romans versifiés, tirent leurs sources d'un épisode de l'histoire chinoise comme si les grands sujets nationaux n'étaient pas dignes de servir de thèmes à la littérature.

Ainsi dans le « *Phan Trăn* », l'action se passe en Chine, sous la dynastie des Thanh (Ts'ing); le « *Hoa Tiên* » est emprunté à une nouvelle chinoise; l'héroïne « *Quan-Âm tân truyện* » n'est autre que la Kouan-Yin chinoise; les personnages du « *Kim-Vân-Kiều* » vivent en Chine, sous l'Empereur Gia-Tĩnh, de la dynastie des Minh (Ming), etc...

Certes nous y trouvons d'ingénieuses adaptations aux mœurs du **Viêt-Nam**, comme de leur côté l'ont fait Corneille et Racine dans leur imitation intelligente de l'antiquité helléno-romaine. Mais il y a là tout de même une espèce de superstition littéraire qui fait croire que tout ce qui vient de la grande Chine, est consacré par une supériorité de fait.

De cette opinion préconçue découlent les nombreux défauts qu'on relève dans la littérature viêt-

namienne de l'ancienne Ecole : absence de sens critique, engourdissement de l'imagination créatrice, substitution des formules toutes faites au raisonnement personnel, étalage intempestif d'une érudition purement livresque, etc...

En France, au XVI^e siècle, les écrivains de la Pléiade ne sont-ils pas eux aussi tombés dans la même erreur ? Dans leur « pillage » irréfléchi des auteurs anciens et de la mythologie païenne, ils ont inventé un lyrisme que gâtent les conventions et les légendes dépourvues de tout intérêt.

C'est pourquoi il nous est infiniment agréable de découvrir chez les quatre grandes poétesses vietnamiennes plus de personnalité, partant plus de charme. La valeur de leur poésie vient de ce qu'elles ont su échapper à l'emprise étouffante des modèles chinois et rester toujours elles-mêmes dans leurs œuvres.

Aussi peut-on affirmer que ces femmes de lettres, loin de se laisser déformer par l'étude de la littérature chinoise, ont, grâce à la souplesse de leur individualité et à l'indépendance de leur pensée, contribué pour une large part à la naissance de cette littérature nationale qui reste l'écho profond et fidèle de l'âme du peuple vietnamien.



BIBLIOGRAPHIE

Nguyễn-Trái (1380-1442) — *Gia-huấn ca*.

Nguyễn-Du (1765-1820) — *Kim-Vân-Kiều*.

Nguyễn-đình-Chiêu (1822-1888) — *Lục-Vân-Tiên*.

X... — *Bản nữ thân* (XIX^e siècle).

Nam-Phong (Vent du Sud) — N^o 106, Juin 1926,
Hanoi.

Nguyễn-hữu-Tiến dit **Đông-Châu** — *Giai nhân
đi mặc* (Sự tích và thơ từ của Hồ-xuân-
Hương). Đông-Kinh ấn-quán in, 1927.

Nguyễn-văn-Ngọc — *Nam-thi Hợp-tuyển*, Vinh-Hung-Long thư-quán, Hanoi, 1928.

Nguyễn-văn-Hanh — *Hồ-xuân-Hương*, Imprimerie J. Aspar, Saigon, 1937.

Văn-Hạc — *Thi-Thoại*, Quốc-học thư-xã, Hanoi, 1942.

Nam-Kỳ Tuần-Báo (Hebdomadaire du Nam-Kỳ)
— N° 54, Septembre 1943, Saigon.

Tiểu-thuyết thứ bảy (Les Contes du Samedi) —
N° 4, Septembre 1944, Hanoi.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION. — Evolution de la femme dans le Viêt-Nam	I
CHAPITRE I. — ĐOÀN-THỊ-ĐIÊM : Renommée de son père. — Sa passion pour les lettres. — Ses œuvres. — Son habileté dans les arts ménagers. — Son mariage. — Sa mort. — Son éloge funèbre.. .. .	1
CHAPITRE II. — BÀ HUYỆT THANH-QUAN : Fonctions de son mari. — Sa réputation littéraire. — Sa modestie. — Le « <i>thất-ngôn bát-cú</i> » et le sonnet. — Les poèmes de Bà Huyện Thanh-Quan . — Son lyrisme : la nature et la mélancolie. — Noblesse de sa poésie.. .. .	19

	Pages
CHAPITRE III. — HỒ-XUÂN-HƯƠNG : Son origine. — Ses aptitudes pour l'étude. — Ses exigences sentimentales. — Son mariage avec un lettré. — Son second mariage avec un bourgeois. — Ses voyages. — Son flirt avec le lettré Chiêu-Hồ . — Son projet de se faire bonzesse. — Le cas de cette poétesse relève-t il de la pathologie mentale? — Hồ-xuân-Hương et le dégoût de la vie. — Le romantisme de sa poésie.. ..	45
CHAPITRE IV. — SƯƠNG NGUYỆT-ANH : Son enfance. — Son amour de l'étude. — Son mariage. — Ses épreuves. — Sa mort. — Caractère de ses poèmes. — Son talent.	75
CONCLUSION. — Place des femmes de lettres dans la littérature du Viêt-Nam	101
BIBLIOGRAPHIE.	107



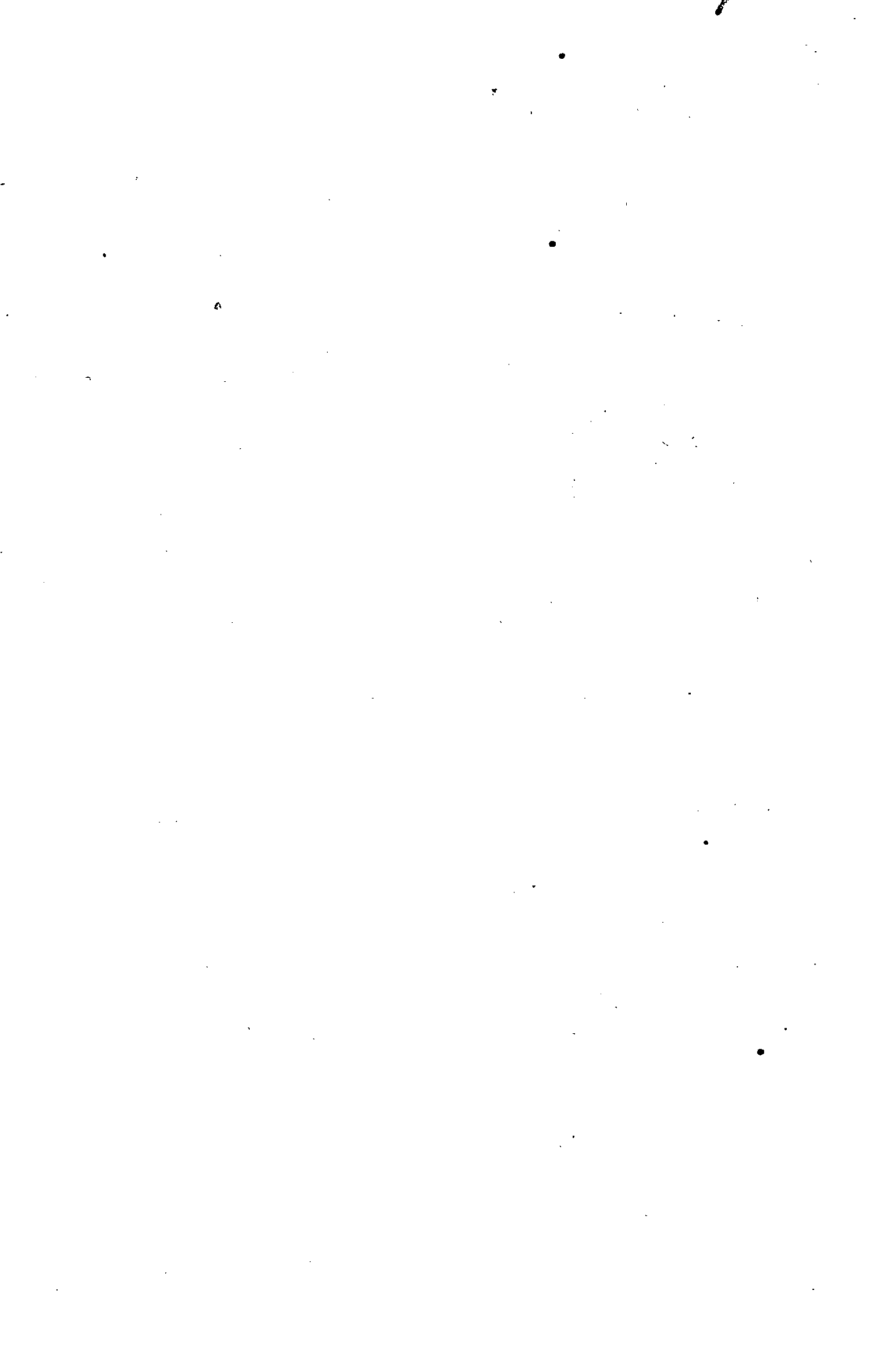
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
EN DEHORS DES DEUX MILLE EXEM-
PLAIRES DE L'ÉDITION COURANTE,
CINQUANTE AUTRES EXEMPLAIRES
FORMANT L'ÉDITION BIBLIOPHILE
ORIGINALE HORS COMMERCE.

IMPRIMERIE DE L'UNION
NGUYỄN-VĂN-CỬA

57, rue L. Mossard, Saigon

— Permis d'imprimer —

N° 191/T. X. B. du 25 mai 1950



IMPRIMERIE DE L'UNION
NGUYỄN-VĂN-CỬA

57, rue L. Mossard, Saigon

— Permis d'imprimer —

N° 191/T. X. B. du-25 mai 1950
